



Cité des arts

Le Média Culturel Varois

www.citedesarts.net

  [citedesarts83](https://www.instagram.com/citedesarts83)

Numéro spécial - 2020

Une année 2020 :
Spécial Musique

La Grande Sophie - ©Simon Kerola

Festival de NÉOULES

21 · 22 · 23 · 24 JUILLET 2021



**DANAKIL • LES OGRES DE BARBACK • NAÂMAN • DR. PEACOCK
CLINTON FEARON • L'ORCHESTRE NATIONAL DE BARBÈS
LES TAMBOURS DU BRONX SHOW MÉTAL • SOOM T
LA P'TITE FUMÉE • MACKA B • LES RAMONEURS DE MENHIRS
SARA LUGO • LES YEUX D'LA TÊTE
ENSEMBLE NATIONAL DE REGGAE • MB14 • RYON
O'SISTERS • GRAINES DE SEL
SPELIM • SCARS • FREDDY'S**

Prévente sur www.festival-de-neoules.fr



La Yegros au Festival de Néoules en 2019.

EDITO

2021, année essentielle.

Essentiel : adj. Qui est indispensable pour que quelque chose existe. / Qui est d'une grande importance ; principal, capital.

Je pourrais vous laisser seul juge au regard de la définition du très respecté Larousse de cet état de fait très critiqué aujourd'hui : la culture ne semble pas être considérée dans notre pays comme essentielle. Est-ce plus important de pouvoir aller faire la queue au supermarché que d'aller acclamer votre groupe préféré, de vous entasser dans les transports en commun que d'aller voir une pièce de théâtre... ? Bien entendu, à la rédaction de Cité des Arts, notre choix est fait. Et pour cette année nouvelle qui commence sous de bien tristes auspices, nous ne pouvons souhaiter qu'une chose, que la Culture reprenne la place qui lui est due et que de très nombreux français soutiennent. Nous savons que tous nos fidèles lecteurs sont d'accord et que le très nombreux public de toutes les salles de spectacles de la région l'est également. Tous les messages de soutien que nos partenaires diffuseurs et nous-mêmes recevons au quotidien le montrent. Alors, oui, 2021 sera une année essentielle, pour que nous puissions tous, librement, reprendre nos activités ESSENTIELLES, aussi bien à notre bien-être moral que physique - on dit bien un esprit sain dans un corps sain - à savoir : lire, voir des films, voir des artistes se produire devant nos yeux ébahis, s'étonner devant des œuvres accrochées sur des murs, sans oublier faire du sport, profiter librement de notre magnifique nature environnante, explorer des contrées lointaines et mystérieuses, et bien entendu avoir des interactions libres avec notre prochain...

Nous épanouir quoi ! Car c'est bien là le sens, et donc l'essence de la vie.

En tout cas, pour notre media, 2021 sera une année essentielle. Nous sommes très fiers d'agrandir notre équipe et d'accueillir parmi nous deux acteurs... essentiels du monde culturel local : Maureen Gontier, en tant que Responsable du développement digital et Marc Perrot, en tant que Directeur artistique. Nous aurons durant cette année 2021 de nombreuses nouveautés et vous allez en découvrir certaines très prochainement. D'ici là, je vous souhaite une très belle année culturelle, que vous puissiez rapidement repeupler tous ces temples d'une autre forme de culte, celui de la Culture : musées, salles de spectacles, galeries, cinémas... Et bien sûr n'oubliez pas de participer à ce combat quotidien qui nous est très cher, consommez local, déplacez-vous dans les magasins, échangez avec vos commerçants... Les géants du net ne nous feront jamais vivre. Résister, en 2021, passe invariablement par cela.

Nous vous présentons ici toutes nos interviews consacrées à la musique réalisées en 2020. Bonne lecture, et un grand merci à tous nos partenaires musique : Radio Active, Espace Malraux Musiques Actuelles, Sarava, Opéra de Toulon, No Id, Festival de Néoules, Mundoszika, Couleurs Urbaines, Tandem et Toolong Records.

Fabrice.

P.S. Petit clin d'œil à Elise Blot de l'association Mozaic, notre partenaire, pour avoir inspiré cette présentation en forme de définition.





Renan Luce

Intime et poignant.

Musique

Janvier 2020
Théâtre Marellos
La Valette du Var

Le quatrième disque de Renan Luce est directement lié à sa rupture avec Lolita Séchan, la fille de Renaud. Dans cet album aux textes intimes et poétiques, l'auteur de « La Lettre » s'éloigne des sonorités folk pop pour se dévoiler plus, accompagné par un orchestre

Renan Luce est un artisan des mots. Depuis son premier album « Repenti » (2006) dans lequel on retrouve ses premiers succès comme « La lettre » ou « Les voisines », on lui reconnaît ce style "mélancolique" bien à lui. Les tournées s'enchaînent, les disques aussi. De son deuxième album, « Le Clan des miroirs » (2009) est extrait le générique du film « Le Petit Nicolas ». Un troisième album sort en 2014, « D'une tonne à un tout petit poids ». Depuis, il sillonne les routes et monte des spectacles avec son frère. Cette année, Renan Luce revient avec un quatrième album éponyme qui relate les bouleversements survenus dans sa vie. Au son des flûtes, hautbois, clarinette, basson et harpe, le guitariste chanteur examine en profondeur ses sentiments et nous les dévoile dans un album touchant aux allures de confidences. Non sans rappeler les grands noms de la chanson française des années soixante, on découvre dans ces onze chansons un autre visage de Renan Luce : mise à nu sincère et poétique.

Votre précédent album est sorti il y a cinq ans. C'est un album mûrement réfléchi que vous sortez aujourd'hui.

J'ai écrit cet album en deux ans à peu près. Il a suivi une période de chamboulements dans ma vie. Je pense qu'il m'a fallu avoir du recul sur les émotions que j'ai éprouvées pour trouver la manière de les aborder musicalement. Je sentais que j'avais besoin d'en faire quelque chose. Cette forme très intime

de chanson, c'est une porte que je n'avais encore jamais ouverte. Jusque là, j'écrivais en faisant plutôt appel à mon imagination. Là, j'avais à cœur de regarder bien en face ces sentiments qui me traversaient.

Cet album est-il devenu une sorte de thérapie pour vous ?

Je n'irais pas jusqu'à dire une thérapie. Les chansons ne sont malheureusement pas des remèdes magiques pour leur auteur. Mais elles ont la faculté de me reconnecter à un métier que j'aime plus que tout, de me permettre de m'exprimer, en étant le plus vrai possible, de révéler des émotions, parfois sombres, et d'y apporter de la lumière. Je souhaite explorer de nouvelles sonorités et m'étonner. C'est pourquoi je suis allé vers un genre musical que je n'avais pas encore exploité.

Vous avez choisi de vous entourer d'un orchestre comme les chanteurs d'antan que vous affectionnez particulièrement...

Je voulais que ma musique fasse écho à celle que j'ai le plus écouté, qu'elle soit un prolongement de ce qui me correspond le plus. Les 33 tours de Jacques Brel, Gilbert Bécaud, Charles Aznavour ont beaucoup tourné sur mes platines. Je pense que l'orchestre me permet d'exprimer au mieux toute la diversité de mes sentiments. La beauté d'un orchestre nous transporte. J'avais aussi le désir de travailler avec un orchestrateur, être dans une recherche précise et méticuleuse de l'arrangement. Il faut

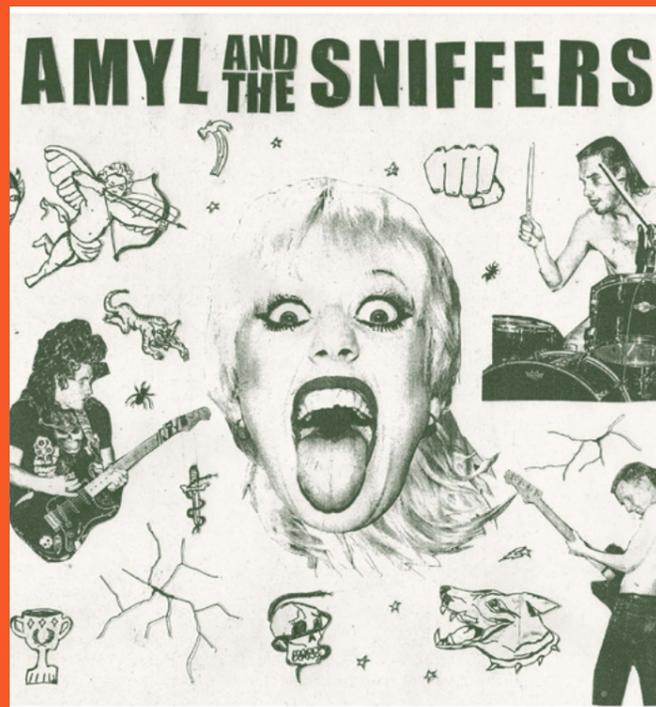
trouver lequel va le mieux mettre en images sonores les émotions que j'exprime dans chacune des chansons. J'avais à cœur de vivre ces moments de studio avec une telle formation. C'était magique de voir grandir ces chansons, et de pouvoir tourner avec l'ensemble des musiciens.

A ce propos, comment s'est articulé le travail de composition et d'arrangement avec l'orchestre ?

C'était un dialogue avec l'orchestrateur, Romain Trouillet. On a cherché pendant plusieurs mois le bon équilibre pour préserver une forme d'intimité, tout en favorisant une orchestration et une interprétation flamboyante. L'orchestre autour du chanteur a cette faculté, non pas d'écraser le chanteur, mais au contraire de resserrer la tension sur lui, comme un joueur de foot au milieu du stade. Avec tous ses instruments, l'orchestre ne devient qu'un seul corps. Sur scène c'est comme si on était deux.

Vous avez donné votre nom à ce quatrième album...

C'est marrant parce que souvent on me dit que je lui ai donné mon nom, alors que j'ai l'impression de ne pas lui avoir donné de nom. Pour moi, un album est un instantané d'un moment. Un album éponyme, on ne peut le faire qu'une fois dans sa carrière. Je me suis dit que cette thématique, l'expression de mes sentiments qui dévoile qui je suis, le justifiait.



COUP DE COEUR

Musique

JANVIER



Une année 2019

Dire que l'on a passé une année 2019 compliquée en terme de sorties d'albums relève presque d'une vérité trop évidente pour devoir l'énoncer ! Un truisme en somme ! Niveau singles ce fut riche, comme si la mode avait changé depuis quelques années et que le concept d'album était devenu quelque peu ringard. Néanmoins à l'heure des fêtes ou du bilan c'est selon, on a retenu quelques galettes qui ont nourri la playlist de la radio. Citons pêle-mêle à la volée Altin Gün, Jessica Pratt, Oh Sees, Michael Kiwanuka, Aldous Harding, Fontaines D.C., Nick Waterhouse, Bertrand Belin, Lispector, le Villejuif Underground, Metronomy, Orville Peck... Que dire également du Leonard

Cohen ressuscité dont la voix sème encore le trouble en nous, ou plus près de notre territoire, Appletop dont le Islands VS Islands dépote tout !

Bref la liste n'est certes pas objective mais elle relève d'un goût assumé que la radio porte depuis bien longtemps et vous pouvez retrouver ces artistes (entre autres) quotidiennement au sein de notre playlist !

Ah oui j'espère que pendant les fêtes, vous avez écouté : Christmas Card From a Hooker In Minneapolis de Tom Waits, un classique intemporel! Bonne année à tous, on se retrouve bien vite !

Jerôme Nacci-Mesnier



Libres sur Radio Active depuis 1988

Radio Active résonne dans nos oreilles et nos cœurs depuis plus de trente ans. Métal, Electro, Hip-hop, Chanson Française, Folk, Pop, Reggae, Rap, Rock, Indie, Soul, World... Il y en a vraiment pour tous le monde.

La Radio de l'aire Toulonnaise

Radio Active valorise les talents locaux chaque jour de 18h00 à 18h30 et donne dans ses émissions la parole aux acteurs de notre région pour relayer leurs activités.

Écoutez "Radio Active"

sur le 100FM dans l'aire Toulonnaise et partout ailleurs en streaming sur stream.radio-active.net

Bonne année 2021

Jean-Louis Andréani

Donner la parole aux artistes locaux.



Jean-Louis est un des programmeurs de concerts les plus aguerris de notre territoire. Il est, entre autres, le créateur des mythiques Voix du Gaou de Six-Fours. Entre autres projets, il est chargé de définir la programmation de la saison culturelle du Centre Tisot, et collabore à celle du théâtre Jules Verne. En janvier, il lance un nouveau concept dans la salle seynoise : Les Nuits T, en collaboration avec notre magazine et Radio Active.

Quel est le concept des Nuits T ?

Je souhaite, depuis longtemps, donner la parole aux artistes locaux, autant que je peux, et pour l'instant une fois par mois jusqu'en mai. Nous avons des soirées thématiques : Métal, Electro-pop, Reggae-world... Nous donnons des conditions de live optimales à des artistes locaux, dans une salle avec de l'espace, très bien équipée. Nous choisisons des artistes de qualité, prêts à livrer un spectacle abouti. Mais ce ne sera pas un simple concert, d'où la collaboration avec Cité des Arts et Radio Active, qui vont participer à réaliser des interviews, sur scène, afin que le public connaisse les artistes. Nous allons aussi filmer le tout, comme pour une émission télé. Les soirées seront retransmises sur Radio Active, par la chaîne YouTube de Tisot et celle de Cité des Arts. Les groupes disposeront du film, et seront payés. Chaque groupe jouera de vingt à trente minutes, et nous aurons trois ou quatre groupes par soir. Cette salle a ses portes ouvertes à toute initiative artistique de la région. La dernière date sera en partenariat avec le festival Couleurs Urbaines, comme une passerelle vers l'été. Nous voulons travailler en collaboration avec les acteurs locaux.

Comment définis-tu la programmation du centre Tisot ?

Aujourd'hui, la culture musicale a de moins en moins de frontières, avec une fusion d'une musique à l'autre. D'où l'idée d'une programmation tournée vers une mixité de rencontres entre ces cultures qui créent la musique d'aujourd'hui. Par exemple, Dafer Youssef ou Richard Bona cette année, artistes issus du jazz ou de la musique afrocaribéenne, qui nous proposent de véritables musiques du monde, hors des classifications. Pour autant, nous aurons également Jeanne Cherhal ou Thomas Fersen, pour être au cœur de l'actualité d'une certaine chanson française, comme Cali ou Sanseverino l'année dernière. Nous avons cette année trois artistes qui sortent un album, dont Gari Grèu qui sort son album le jour du concert, le 17 janvier. Nous avons aussi une volonté de service public, avec une politique tarifaire de petits prix, et une proximité avec l'artiste, sur une jauge de deux-cent cinquante assis. Nous souhaitons donner l'envie au public de venir découvrir des artistes. L'humour est également récurrent, dans une ambiance très Djamel Comedy Club, un rendez-vous très chaleureux. Nous programmons des artistes de niveau national, à un tarif inhabituellement bas, une fois

par mois. Nous finirons la saison avec Max Romeo, artiste reggae international que nous souhaitons programmer depuis longtemps. C'est l'occasion de faire le lien avec la programmation de nos amis de Couleurs Urbaines.

Tu collabores également à la programmation du théâtre Jules Verne de Bandol...

C'est une collaboration entre Nice-Matin et Bandol, et le journal m'a confié la tâche. Je travaille avec le service communication de la ville pour aider au développement du théâtre. Nous avons une collaboration artistique, et aidons à la communication grâce au journal. Nous avons créé une récurrence sur les dates de Jazz, maintenant prises en main par Christophe Dal Sasso. Nous avons aussi participé à la programmation de Zygel et Manoukian, Jonasz, Eicher, et bientôt Cali, pour un concert où nous avons instauré une collaboration entre deux villes, puisqu'il joue pour la sortie de sa résidence à Tisot. Je profite de cette prestation de Cali sur Bandol, pour présenter un artiste local que j'apprécie, Nans Vincent, qui devrait faire la première partie.



Le film « Tous les matins du monde » a été le choc fondateur de la vie de musicien de Valentin Tournet. Gambiste et chef d'orchestre il fonde la Chapelle Harmonique en 2017, au Château de Versailles. Pour le Festival de Musique de Toulon, il sera présent au Palais Neptune avec son ensemble pour un concert-lecture basé sur ce roman et le film.

Vous êtes gambiste et chef d'orchestre, d'où vous vient cette vocation pour la musique ?

Elle me vient de l'enfance. J'ai commencé la viole de gambe à l'âge de cinq ans. C'est un instrument que j'ai découvert et qui a été popularisé par le film « Tous les matins du monde ». Pour le côté direction, c'est venu plus tard par la fréquentation de l'Opéra de Paris. Partager la scène avec l'orchestre de l'opéra m'a donné envie de diriger et d'apprendre la direction d'orchestre afin de pouvoir l'appliquer à mon répertoire de musique baroque, qui correspond à la viole de gambe. Mon père est musicien guitariste et ma mère est très mélomane, donc forcément j'avais un cadre familial assez cohérent pour cette vocation.

Comment avez-vous formé la Chapelle Harmonique ?

J'ai fondé la Chapelle Harmonique en 2017 à l'occasion d'un concert « Passion selon Saint-Jean » de Bach, à la Chapelle Royale du château de Versailles. Le

programmeur du château m'a fait confiance. A partir de là, j'ai réuni des amis musiciens et j'ai auditionné des chanteurs pour monter l'ensemble. La formation varie selon les projets. C'est un ensemble d'intermittents. On se réunit pour des oratorios de Bach. On a choisi un répertoire lyrique cette année pour le festival de Beaune, où nous y avons entamé un cycle autour de Jean-Philippe Rameau avec « Les Indes Galantes ». On a aussi fait paraître notre premier disque, il y a quelques mois, pour le label « Château de Versailles spectacle », qui est consacré au Magnificat de Bach.

Votre concert-lecture est une subtile synthèse artistique du roman « Tous les matins du monde » et de ses adaptations musicale et cinématographique. Comment s'opère cette fusion ?

J'ai sélectionné des extraits du texte de Pascal Quignard, lus par le récitant Jean-Damien Barbin, qui est un merveilleux comédien et un ancien professeur du Conservatoire

d'Art Dramatique de Paris. Il lira des extraits entremêlés à des musiques du film. Le choix des musiques est assez exhaustif. Le but est de partir uniquement des musiques du film, en y faisant quelques ajouts, ce qui nécessite un effectif très particulier. La fusion est cohérente dès qu'on a vu le film. Dans celui-ci la voix off de Gérard Depardieu se mêle naturellement aux musiques jouées par Jordi Savall, Marain Marais et M. de Sainte Colombe. On a sélectionné des extraits de texte pour la voix off, tirés du synopsis du film ou du roman de Pascal Quignard. On a choisi les extraits afin de suivre le déroulement dramatique et créer une sorte de concert spectacle. Le spectacle a été créé à Paris, avec la scénographie imaginée par un étudiant des Beaux-Arts, qui a créé de petits décors qui recrée la cabane de Sainte-Colombe grâce à des tableaux. C'est très bien fait, cela crée une mise en abîme entre l'univers du film et celui de notre spectacle.

Valentin Tournet

La viole de gambe au goût du jour.

Musique

Janvier 2020
Le show des restos du Var
La Seyne sur Mer

Christian Lepine

Soutenez les Restos du Var.



Nouvelle année, nouvelles résolutions. Et si nous aidions plus notre prochain ? Vous avez l'occasion, grâce aux Restos du Cœur de la Seyne, de le faire en vous divertissant : allez donc au concert caritatif qu'ils organisent le 26 janvier, avec plus de trente artistes présents.

Comment fonctionnent les Restos de La Seyne ?

Nous agissons pour les Restos du Cœur du Var. Au niveau national, nous cherchons environ trois millions d'euros pour faire face à la baisse des dons. Nous avons dans notre département vingt centres de distribution et sept cent bénévoles. L'année dernière nous avons reçu vingt mille personnes et distribué un million de repas. Au niveau national c'est cent trente millions de repas, pour un million de bénéficiaires. Dans notre centre de la Seyne, nous en sommes à la troisième semaine de distribution sur seize et avons dépassé les cinq cent familles inscrites, plus que l'année dernière. La population que nous recevons est pour moitié des personnes seules, avec de plus en plus de personnes âgées, beaucoup de femmes seules retraitées ou de jeunes femmes avec enfants. Nous faisons face à une baisse de dotations de la Banque Alimentaire européenne, qui distribue les surplus agricoles. Nous avons donc une augmentation du nombre de bénéficiaires et une baisse de ressources. Nous fonctionnons principalement grâce aux dons et aux recettes de la tournée des Enfoirés. Nos centres sont

hébergés par les municipalités, qui mettent à disposition gratuitement les locaux, sauf dans cinq communes varoises. Ici, la mairie nous prête les locaux et un camion pour aller nous approvisionner. Nous sommes quarante-quatre bénévoles.

Quelles sont vos différentes actions ?

Nous faisons de l'aide alimentaire, de la distribution de vêtements, de vaisselle, de produits bébés, et de l'aide à la personne : nous aidons les gens à sortir de la précarité, notamment au niveau administratif afin d'accéder à leurs droits. Nous faisons aussi des actions avec les écoles pour récupérer des jouets et des chocolats : cette année, trois cent quatre-vingt enfants ont pu en profiter. Nous venons d'organiser des événements à La Seyne et Ollioules avec le soutien de la RATP et Naval Group pour récolter des jouets. Les Rockeurs ont du cœur nous ont aussi donné cinquante cadeaux pour les enfants. Nous organisons aussi une grande collecte alimentaire nationale au mois de mars, devant les magasins, qui a rapporté dans le Var l'année dernière cent cinquante tonnes de denrées, dont vingt-trois à La Seyne. Cela nous sert à faire fonctionner les Restos l'été. Nous estimons servir

quarante pour cent des gens dans la précarité. Nous faisons également de la maraude, aide itinérante, trois fois par semaine.

Vous organisez un concert de soutien...

Il aura lieu le dimanche 26 janvier de 17h à 20h. Nous avons plus de trente artistes, de tous styles. Ce sont des groupes professionnels locaux qui viennent bénévolement. L'entrée est à vingt euros, et tout est reversé aux Restos de la Seyne. La mairie nous met gratuitement à disposition la salle du Casino Joa. L'entrée est gratuite pour les moins de seize ans accompagnés.

Comment peut-on vous aider ?

On peut verser des dons, et nous recherchons des bénévoles. Nous sommes quarante-quatre ici, mais tout le monde n'est pas présent en permanence. Dans une journée, nous voyons passer environ deux-cent quarante familles. Certains commerçants, dont vingt boulangeries, nous aident. Nous venons de mettre en place un accord avec Leclerc Lery, qui nous donne des produits avec une date de péremption du jour. Metro nous donne également des produits. Mais la logistique est importante. Nous avons besoin d'un camion supplémentaire, d'un algeco pour stocker...



Debout sur le Zinc est un groupe de rock littéraire composé de six musiciens qui jouent d'une quinzaine d'instruments. C'est à travers des arrangements subtils, des compositions originales, et une mise en scène remplie d'émotions qu'ils nous font redécouvrir l'univers de l'auteur de l'« Ecume des jours ».

Comment le groupe s'est-il formé et a-t-il évolué ?

Le groupe s'est formé il y a vingt-cinq ans. Des sept membres d'origines, il en reste quatre. La musique a évolué avec nos âges, nos centres d'intérêt et l'air du temps tout simplement. Nous avons réalisé essentiellement des albums de compositions. Entre deux albums, il nous arrive souvent de faire des projets annexes, histoire de changer d'air et d'explorer de nouveaux horizons. Mais des projets comme « DSLZ chante Vian » sont assez uniques... C'est la première fois que l'on fait un tribute à un artiste.

Comment ce projet est-il né ?

C'est une commande, car cette année marque le centième anniversaire de la naissance de Boris Vian. Nous sommes amis avec Françoise Canetti, la fille de Jacques Canetti, l'éditeur de Brel, Brassens, Gainsbourg, d'une grande partie de la chanson française... Elle nous a proposé de composer un album à cette occasion, et nous aimions déjà tous le personnage. Un de mes albums de chevet dans mon adolescence était le premier album d'Higelin qui déjà

chantait Vian. Boris Vian a écrit six cent chansons, en quatre ans ! Dans ce vaste répertoire, il y avait des chansons que l'on voulait absolument jouer, parce qu'on les écoutait quand on était enfant, dans la voiture de nos parents. Nous avons également eu accès aux archives de Jacques Canetti dans lesquelles nous avons trouvé des chansons et des textes inédits, dont nous avons donc composé la musique.

Vous êtes inspirés par le rock, le blues, le jazz, la musique klezmer... Comment s'articulent ces différents styles ?

Nous avons tous pratiqué ces musiques. Les instruments dont on joue viennent aussi de ces différents horizons. Notre musique est la somme de ces styles, mais elle est aussi plus que cela. Nous ne cherchons pas à les mélanger, ils constituent tout simplement notre son, ce qui le rend unique. Notre musique se savoure en fonction de l'heure, du temps, de l'humeur... Boris Vian était un musicien et chanteur de jazz. Ici, vous vous appropriez vraiment sa musique... Nous ne sommes pas un groupe

de jazz. Nous nous sommes demandés comment faire vivre les chansons à notre manière, modestement. Sans dire qu'on les modernise, car ce serait faire insulte au jazz, on les réactualise, avec nos propres critères, avec un vent de fraîcheur : nous proposons quelque chose de très respectueux de son oeuvre tout en étant novateur.

Qu'est ce qui vous fascine chez Boris Vian ?

Le fait qu'il n'était pas du tout misogyne était incroyable car à l'époque la misogynie était banalisée. Mais ce qui m'a le plus marqué, c'est que c'était un profond pacifiste. Il savait qu'il allait mourir jeune. Ça le mettait hors de lui que l'on mette fin à des vies de manière prématurée, il trouvait cela excessivement injuste. En ce moment, la violence est présente partout. Vian n'aurait pas du tout apprécié cette atmosphère. Il avait beaucoup de recul sur la vie, qu'il pensait précieuse, et détestait toutes les formes de violence.

Musique

Janvier 2020
Debout sur le Zinc chante Vian
Théâtre Jules Verne - Bandol

Simon Mimoun

Redécouvrir Boris Vian.



Imane
El Halouat
Aug'19

COUP DE COEUR

Musique

FEVRIER



Imane El Halouat

« Chrome Plate »

C'est une jeune artiste talentueuse originaire du Maroc, implantée sur l'aire toulonnaise qui a déjà collaboré avec des groupes comme « No Quantize ». On a pu découvrir sa sensibilité et son univers pop aérien lors d'une soirée à la Bière de la Rade accompagnée de son groupe composé de trois musiciens. Directement captivé par la pureté et la mélancolie de sa voix, on se laisse transporter dans cet imaginaire coloré. bercé avec douceur et finesse, on s'accorde à penser que ce projet aspire à un avenir très prometteur. On peut d'ores et déjà écouter son premier EP « Chrome Plate » sorti en Octobre dernier

sur les plateformes de streaming. Il dévoile six titres d'indie pop/rock aux influences variées (Radiohead, Jeff Buckley, ou encore Björk). Celui-ci débute avec un titre addictif « How Long (When You're Ready) », que l'on pourrait laisser tourner en boucle sans s'en lasser. Une belle entrée en matière pour apprécier l'harmonie du reste de ses compositions. Le meilleur moyen de se faire un avis est de se rendre aux Arcades d'Aix-en-Provence le 29 Février 2020 à 20h30 pour la voir se produire. Pour ma part j'attends la suite avec impatience...

Elena Aniel

SARAVA BRASIL



Concerts / Nuit de Carnaval / Evénements Culturels sur le Brésil
Master Class / Stages de Musique et de Danse / Expositions
Peinture / Photos / Conférences musicales / Films



www.saravabrasil.com

SARAVA, association loi 1901 pour la diffusion de la culture brésilienne.
Clélia Morali - Direction Artistique
0033 6 76 29 38 95
saravabrasil@wanadoo.fr

Petru Guelfucci

La voix de l'Île de Beauté.



Figure emblématique du renouveau de la polyphonie corse, Petru Guelfucci fera raisonner les chants de son île bien aimée au profit de l'association « La Cour des Miracles Compagnie ». Les fonds récoltés lors de ce concert de bienfaisance financeront des ateliers d'improvisation théâtrale, dans des écoles, permettant de réduire les violences scolaires, d'augmenter l'empathie, l'estime de soi et de favoriser l'insertion.

Vous avez beaucoup œuvré pour le patrimoine culturel corse, quelles sont vos motivations ?

Derrière le chant corse, il y a la langue corse. Aujourd'hui l'état français ne veut pas entendre parler de langues dites minoritaires. Il se cache derrière la constitution française qui dit qu'il n'y a qu'une seule langue. Hors, la France est une mosaïque de peuple différents. Le fait que cette réalité soit niée m'a toujours révolté. Il n'y a pas que les corses, il y a les basques, les bretons, les occitans... A un moment l'état sera bien obligé de reconnaître ces langues et cultures. Quand j'étais jeune, je n'avais qu'à tendre l'oreille, tout le monde chantait. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, la plupart de la population se retrouve en milieu urbain, et nous devons aller vers les jeunes et les écoles pour transmettre. Alors qu'avant c'était naturellement transmis dans les villages. D'où l'urgence de la reconnaissance pour ne pas disparaître. Nous avons donc fait le nécessaire pour placer le chant polyphonique corse sur la liste de sauvegarde d'urgence.

Quel serait votre message pour les générations à venir ?

Il n'y a pas une langue meilleure ou moins bien qu'une autre, simplement des langues qui

existent et qui méritent que l'on s'y arrête. Si on devait tous s'habiller de la même façon, si on était tous identique, la vie serait monotone. Voilà ce que je leur dis : nous avons une culture, des traditions, défendons-les, et soyons-en fiers. Et je dis la même chose aux autres peuples, soyez fiers de ce que vous êtes, défendez votre culture et patrimoine. Mais sans nier les autres, sinon ça deviendrait un monologue (rires). Ça devrait être naturel pour tous les peuples.

Quelles sont les particularités du chant corse ?

C'est rare que l'on chante droit. En polyphonie, nous avons les ornements : c'est l'art et la manière d'embellir, de varier et d'amplifier une ligne mélodique. Nous appelons cela « Paghejella ». Nous avons également une modulation unique que l'on appelle le « Ricuccate ». C'est cette manière de rouler la voie, qui sort de l'ordinaire et qui n'est pas la même que dans d'autres polyphonies. Les savants ont appelé ce phénomène de manière plus générale le mélisme : c'est une figure mélodique de plusieurs notes portant une même syllabe. On n'en connaît pas l'origine, comme diraient les anciens, c'est un chant qui se perd dans la nuit des temps.

Tous mes frères et mes sœurs chantaient ces chants, sacrés ou profanes. Mon oreille s'y est formée dès que j'étais dans le ventre de ma mère. Ça a toujours fait partie de mon quotidien.

Quand avez vous décidé de vous lancer en solo ?

En 1975, nous avons créé le groupe Canta U Populu Corsu qui a remis la polyphonie à sa place et qui s'est accompagné d'une revendication plus politique, et nationaliste, et a duré plus de quinze ans. J'ai enregistré mon premier disque en solo en 87. Le succès aidant, j'ai continué. Aujourd'hui j'en suis à six albums. Mais je ne me considère pas chanteur professionnel : je suis agriculteur, tout comme mon fils qui chantera avec moi sur scène. Il y a un temps pour tout. J'ai un certain succès au Québec et une année on m'a proposé une tournée en octobre. J'ai répondu que ce n'était pas possible, le mois d'octobre est la période où je ramasse les châtaignes et fais la farine. On ma dit traité de fou. Mais non, mon équilibre est en corse, et je suis avant tout agriculteur.

Jean-François Zygel

L'improvisation... ça ne s'improvise pas !



Durant ce trimestre, Jean-François Zygel, invité du Conservatoire TPM pour son programme Transmission? proposera deux journées de rencontres et d'ateliers avec les élèves du Conservatoire TPM, un ciné-concert sur le célèbre « Fantôme de l'Opéra » à l'Opéra de Toulon, ainsi qu'un récital d'improvisation au Liberté, « Fantaisies sur Beethoven ».

Vous l'avez sans doute aperçu un de ces étés sur votre poste de télévision, durant son émission « La Boîte à Musique ». Pianiste improvisateur, compositeur, et professeur d'improvisation au piano au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris, Jean-François Zygel est l'invité de la quatrième saison de « Transmission » au Conservatoire TPM. Apprécié du grand public pour son travail d'initiation à la musique classique, Jean-François Zygel est également reconnu en France et à l'étranger comme l'un des meilleurs spécialistes de l'accompagnement en concert de films muets. Entré au Conservatoire de Paris en 1975, il y remportera dix premiers prix. En 1982, il remporte le premier prix du Concours international d'improvisation au piano de la ville de Lyon. Il est nommé professeur d'orchestration au CNSM de Lyon puis professeur d'écriture et d'improvisation au CNSM de Paris. Après avoir partagé la scène avec des artistes tels que Ibrahim Maalouf, Bobby McFerrin, Chilly Gonzales, Michel Portal, Didier Lockwood ou Sly Johnson... c'est avec les musiciens et le public toulonnais qu'il partagera son savoir et ses talents à travers de conférences, d'un ciné-concert et d'un concert d'improvisation en hommage au deux cent cinquantième anniversaire de la naissance de Beethoven.

Qu'est-ce qui vous a poussé à accepter l'invitation du Conservatoire TPM à participer à leur programme Transmission ?

La proposition du Conservatoire de Toulon est particulièrement intéressante et excitante ! C'est une vraie résidence, qui va me permettre de défendre cet art

de l'improvisation auquel j'ai consacré la plus grande partie de ma vie d'artiste, et que je crois amenée à jouer un rôle de plus en plus important dans la création musicale et dans le champ contemporain. Un récital solo, un ciné-concert, deux ateliers d'improvisation et deux rencontres seront autant d'occasions de transmettre et de partager ma musique et mes idées, aussi bien auprès du public que de jeunes musiciens que je me réjouis déjà de pouvoir rencontrer.

Comment vont se passer les ateliers d'improvisation à destination des élèves du Conservatoire, et les différentes conférences ?

L'improvisation est à la fois un art extrêmement souple et paradoxalement assez rigoureux. Autrement dit, l'improvisation... ça ne s'improvise pas ! C'est une liberté, mais une liberté conquise, pas ce simple « lâcher-prise » dont on nous rebat trop souvent les oreilles. Au XVIIIe et au XIXe siècles, l'improvisation était au cœur de la vie musicale classique, et l'on se réjouissait d'entendre improviser Bach, Mozart, Beethoven, Mendelssohn ou Liszt. Cette pratique s'est perdue à la fin du XIXe siècle, sauf chez les organistes. Elle renaît heureusement aujourd'hui, forçant la porte des salles de concert et s'installant dans les conservatoires. Je l'enseigne depuis plus de quinze ans au CNSM de Paris mais c'est la première fois qu'un conservatoire aussi important que celui de Toulon me propose une résidence d'une telle ampleur.

Vous avez joué régulièrement au festival FiMé, quels liens vous unissent ?

Oui, c'était un plaisir d'y jouer. L'époque des films muets (du début du XXe siècle

jusqu'à la fin des années 1920) constitue à mes yeux l'âge d'or du cinéma : le septième art n'a jamais été aussi inventif, aussi artistique, aussi poétique qu'à cette époque ! Le ciné-concert est pour moi une performance artistique incroyablement stimulante, et toujours renouvelée puisqu'elle associe la musique d'aujourd'hui aux images d'hier. C'est un spectacle « vivant », ce que le cinéma d'aujourd'hui, aussi réussi soit-il, n'est plus. Quel plaisir d'improviser au pied de l'écran, presque comme si je devenais l'un des personnages du film !

Vous donnerez un ciné-concert, justement en collaboration avec l'équipe du FiMé, que pensez-vous du choix du film et quelle interprétation allez-vous proposer ?

« Le fantôme de l'Opéra » est à la fois une légende romanesque due au romancier français Gaston Leroux (l'auteur du « Mystère de la chambre jaune » et du « Parfum de la dame en noir »), et l'un des sujets les plus fascinants de l'histoire du cinéma et du music-hall (plus de trente versions répertoriées à ce jour). Mais la version de référence demeure pour toujours celle de 1925, où le fantôme est incarné de manière flamboyante par le génial Lon Chaney, surnommé à l'époque « l'homme aux mille visages » ! Pour ce film hors du commun, j'imagine une musique haletante et passionnée, romantique et mystérieuse, faisant bien sûr la part belle aux citations du Faust de Gounod tout en profitant de toutes les ressources du piano moderne et de l'improvisation.

Raspigaous

Une nouvelle ère.



On ne vous présente plus Raspigaous, ce groupe emblématique de la scène du reggae Français. En 1999 ils sortaient leur premier album « chaud time ». Après avoir fait vibrer la France entière avec leurs morceaux, ils débarquent vingt ans après avec une vague de fraîcheur pour leur nouvel album « Nouvel R ». Lionel Achenza dit « Léo » n'a toujours pas sa langue dans sa poche quand il s'agit de chanter.

Le nom de votre nouvel album est «Nouvel R», que signifie le R ?

Le R avant toutes choses, c'est Raspigaous évidemment. On souligne surtout la nouvelle aire, le nouveau groupe. C'est un jeu de mot autour du renouveau en général, le nouveau logo et le nouvel album.

Cet album sort vingt ans après le premier, comment vous sentez-vous ?

J'aurais tendance à dire qu'on est différent sans l'être. Au-delà de tout ce qui évolue dans une vie, on prend du recul, nos idées changent. La musique, qu'on travaille année après année s'affine, on devient meilleur en quelque sorte. Le temps passe et en même temps, on reste toujours là à faire du ska, du reggae, tout ce que l'on aime : on a évolué, en gardant l'idée de base qui nous anime depuis toujours.

Votre formation a souvent changé, comment garder l'identité de Raspigaous ?

L'identité de Raspigaous est préservée essentiellement par ma position de parolier et compositeur du groupe, et ce

depuis sa création. Mais les musiciens qui ont joué dans le groupe ont tous amené leur pierre à l'édifice, ont participé aux compositions et ont fait vivre l'esprit « Raspi ». Je suis à la base de l'identité du groupe et au fil des années, j'ai appris à respecter des façons de composer, à connaître les limites afin de garder un style propre au groupe. C'est réfléchi sans l'être vraiment, petit à petit, ça devient naturel.

Vous êtes resté très engagés dans vos titres, cela vous tient à cœur ?

Quand on l'est on doit l'être tout le temps. C'est quelque chose qui ne peut pas changer. Même si avec le temps on essaie de dire les choses différemment, d'être moins frontal. Raspigaous c'est ça, on parle du peuple, de la vie de tous les jours, de nous, des gens, de ce qui nous entoure, de ce qu'on vit.

Comment vous avez décidé de sortir un nouvel album ?

Cela fait huit ans que je suis avec l'équipe actuelle, c'est la plus stable dans l'histoire de Raspigaous. Cela faisait un

moment qu'on tournait avec les mêmes morceaux. Chaque membre a aussi des projets à côté. J'ai composé l'album dans mon coin jusqu'à ce que le projet soit prêt. Je suis alors allé voir Rastyron qui a le studio et a produit l'album. Il l'a écouté et ça lui a plu.

Le fait que cet album sorte vingt ans après, c'est voulu ?

Non, en réalité, ça fait maintenant vingt-trois ans qu'on joue. C'était surtout l'envie de sortir un album avec de la fraîcheur, de revenir avec des morceaux d'actualité, et de repartir sur la route avec de nouveaux morceaux à jouer. Bien évidemment on continuera à jouer les titres qui ont fait notre succès, à donner de la beauté au public. Notre public aura toujours envie d'entendre les anciens morceaux, il ne faut jamais les oublier. Mais là, on pourra découvrir et redécouvrir Raspigaous en même temps.



Alambic

Une histoire d'amitié.

Les musiciens du groupe Alambic utilisent un univers musical entre reggae, musique cubaine, blues et ska, pour mettre en valeur des paroles drôles et décalées. Après un passage au festival de Néoules et une tournée au Kirghizistan et au Kazakhstan, ils sortent leur album « Premier des derniers ». Miguel, le parolier et chanteur, y raconte ses peines, ses mauvais choix, ses rencontres formidables, ses voyages et ses galères.

Votre groupe Alambic est tout jeune, comment est né le projet ?

Nous avons déjà, avec la plupart de mes acolytes, un groupe de reggae : Higher. Nous avons beaucoup tourné, dans la France entière. On aimait beaucoup ça. En parallèle, j'écrivais des textes qui se rapprochaient plus de la chanson française, avec de l'humour, plus ouverts que dans le reggae. Nous avons décidé de changer de projet et de créer un autre groupe, plus centré sur la chanson française. Mon frère est à la batterie, les frangins Dam et Flo à la guitare et à la basse, Julien au clavier et Sylvain, notre nouvelle recrue, est trompettiste.

« Premier des derniers » est sorti le 25 octobre, qu'y racontez-vous ?

Cet album est une photographie de notre vie. C'est l'histoire des losers que nous sommes, et de notre vie à six. C'est une histoire d'amitié : on a formé le groupe Alambic il y a deux ans. Cet album est le fruit de cette aventure. On y aborde des thèmes qui peuvent sembler noirs, comme l'infidélité ou les voyages foireux où on dort à même le sol... mais on les aborde avec notre décalage, notre humour pour sortir du drame social et en faire notre identité !

Comment composez-vous ?

Le principe est de distiller les inspirations qu'on a sur le moment, tous les six, pour sortir nos morceaux de l'alambic ! On a une manière de composer assez simple : j'écris les textes, on pose une base mélodique avec mon frère, qui est batteur, mais aussi bon guitariste. Ensuite on se rejoint tous les six et on travaille les morceaux en commun. On écoute tous beaucoup de musique, dans des styles différents. Julien au clavier c'est le mec qui va apporter la touche cubaine et salsa ; Damien est super solide en reggae et en funk...

Les autres membres influencent-ils ton écriture ?

Oui, par les aventures que l'on vit. Il apportent leurs regards et il n'y a pas de langues de bois chez nous. Au début d'Alambic, j'ai écrit de nombreuses chansons. Beaucoup ont été avortées, parce qu'on voulait créer une ligne artistique cohérente et droite. Parfois, les paroles étaient trop extrêmes, je me laissais emporter, un peu à la manière d'un Didier Super (rires). Mais les autres n'hésitent pas à me le dire et on en discute. On est tellement ensemble tout le temps

que forcément on les retrouve dans mon écriture.

Comment s'est passée la tournée au Kirghizistan et au Kazakhstan ?

C'était la folie ! On est parti dix jours, on a booké trois dates. Avant de commencer les concerts on a fait un trek à cheval de deux jours dans les montagnes et dormi dans des yourtes, c'était magique. On était à trois mille mètres d'altitude, certains d'entre nous n'avaient jamais fait de cheval de leur vie... Et les concerts étaient incroyables, les salles étaient pleines, le public était très très chaud ! Ils n'ont pas l'habitude de voir des concerts « occidentaux », c'était un peu l'événement là-bas. Il y avait une énergie énorme. On a même eu une demande en mariage en plein live... et elle a dit oui ! Ce qui était fou, c'était que les gens n'avaient aucune idée de ce que je racontais, tous nos morceaux étant francophones. C'est là qu'on voit que la musique est internationale, elle passe partout.

Nazaré Peireira

Un carnaval au rythme de l'Amazonie.



Nazaré Pereira chante les musiques du nord et du nord-est du Brésil. On se souvient de sa fleur dans les cheveux et de son tube "La Marelle". Après de nombreux voyages et tournées internationales, la fille de la forêt amazonienne revient aux sources pour son vingtième album « Meus Caminhos, Meu Destino ». Au rythme du Carimbo, du Xote et du Axé, la brésilienne retrace son long parcours. Elle fera chanter et danser tout le festival Sarava.

Vous sortez un nouvel album en 2019 Meus Caminhos, Meu Destino. Que signifie-t-il pour vous ?

Mon nouvel album se traduit par "Mes chemins, mon destin". En effet, j'ai eu un long parcours dans lequel j'ai emprunté de nombreux chemins. Je suis né à Belem en Amazonie. Je suis sortie de la forêt amazonienne pour arriver dans les grandes villes du Brésil. Avant, j'étais professeur des écoles. C'est là que j'ai rencontré mon premier public, qui est aussi le meilleur : les enfants ! Puis j'ai fait des études d'actrices, puis de metteuse en scène. C'est dans le cadre de ces cours que j'ai découvert la France dont je suis tombée amoureuse. La France est la porte du monde, à partir d'elle j'ai vu beaucoup de pays, surtout francophones.

Et la musique dans tout ça ?

Je me suis mis au chant assez tard et de manière inattendue. On faisait une fête, pendant le festival

de Théâtre de Quito en Equateur, et j'ai chanté, pour mes amis. Le lendemain j'étais sur les chaînes locales ! On m'a alors poussée et encouragée dans cette voie. De retour en France, j'ai chanté partout, dans le métro, dans les bars... J'ai alors commencé ma carrière dans la chanson et ai enregistré mon premier CD en 1978. J'ai enchaîné les sorties d'albums et les tournées, j'ai joué à l'Olympia, au Montreux Jazz Festival... A la fin des années 80, la lambada est arrivée et les musiques brésiliennes ont connu une chute, le public recherchait autre chose. Mais moi je ne suis pas encore has been ! (rires). Ce disque amène de nouvelles couleurs à mon répertoire, c'est une nouvelle proposition.

Vous avez beaucoup joué pour le jeune public, mais cet album sonne différemment : musicalement une page a été tournée ?

J'ai sorti une quinzaine de

disques destinés aux enfants. Mais pour ce vingtième album, j'ai remonté un nouveau groupe et c'est une toute autre proposition que je fais, à la fois traditionnelle et contemporaine. Il a été enregistré au Brésil et on y entend les sonorités de la région du Nord du Brésil.

Vous avez un rapport particulier à la France ?

J'habite en France. Le public français m'a accueillie avec beaucoup d'amour et de tendresse. C'est en France que j'ai fait ma carrière musicale, pas au Brésil. Je suis souvent passée à la télé, surtout dans des émissions sur la Côte d'Azur. Je suis heureuse d'y retourner pour ce spectacle que je promets grand, dansant et carnavalesque ! J'ai hâte de me sentir connectée au public, de le faire chanter et danser !

COUP DE COEUR

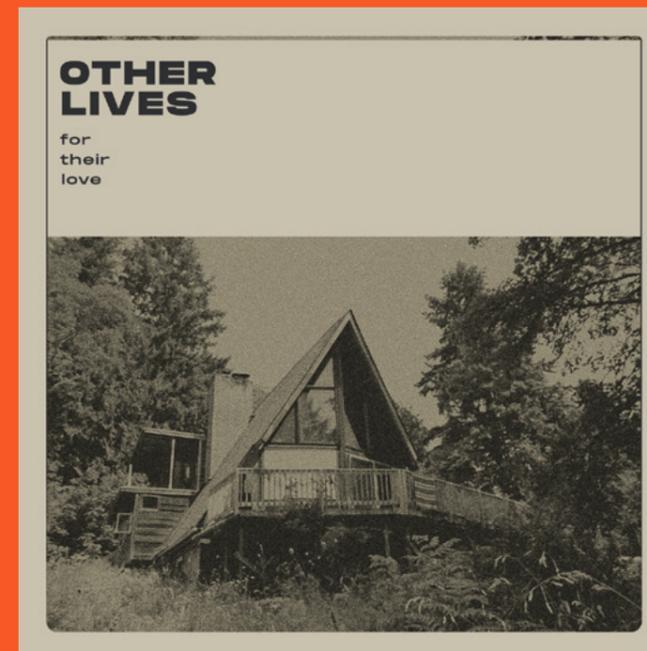
Musique

MARS



Other Lives « For their love »

Joie, bonheur et ravissement, cinq ans après les somptueux albums « Tamer animals » (en 2011) et « Ritual » (en 2015), le groupe d'Oklahoma sort du silence avec le titre « Lost Day » qui annonce un album constitué de dix titres baptisé « For their love ». Celui-ci arrivera le 24 avril prochain en même temps que leur tournée Européenne (le 28 avril à Paris). Le quintet « Other Lives » mené par Jesse Tabish, n'hésite pas à prendre du recul et du temps pour remettre en cause la créativité et la poésie avec laquelle il rend compte d'un tumulte contemporain, individuel et collectif. Il nous a habitués à jouer avec l'ombre et la



lumière sur des mélodies riches et des arrangements symphoniques, orchestraux, et parfois proche d'une dimension cinématographique. Other Lives c'est toujours un voyage, c'est l'amour des grands espaces, des paysages infinis. Le premier extrait annonce un album plus rythmé, plus entraînant et sûrement plus pop que les précédents. On est vite addict à cette mise en bouche de trois minutes et il va falloir patienter avant de découvrir j'en suis sûr, l'un des meilleurs albums que l'on retiendra de cette année 2020.

Marc Perrot

En 2021, on te souhaite qu'une seule chose

Garde la pêche



Laboratoire
pour créateurs tout terrain

[feat'lab]

Propulsé par NO/ID* lab



Musique
Mars 2020
Couleurs Urbaines
La Seyne sur Mer

La Rue Kétanou Un vent de liberté.

Il n'y a pas de formule, mais une alchimie qui se passe." C'est Mourad Musset, guitariste et chanteur emblématique de La Rue Kétanou qui le dit. Et il a raison. Accompagnés d'un quatrième musicien, Pierre Luquet, ils sortent cette année leur nouvel album « 2020 ». A travers quinze titres, ils expérimentent de nouvelles sonorités pour chanter les valeurs auxquelles ils sont toujours restés fidèles : la solidarité, le partage et la liberté.

Ils arrivaient un peu de partout, de la banlieue de Paris, de la campagne... Il y a plus de vingt ans, Mourad, Olivier et Florent se rencontraient au Théâtre du fil. C'est dans cette école que s'est créée la synergie qui habitera le trio. C'est grâce aux éducateurs et metteurs en scène qui les entouraient qu'ils ont cultivé les valeurs de partage et d'entraide qui définissent le groupe qu'ils créeront : La Rue Kétanou. Ils gardent depuis leur début cet amour de leur première scène : la rue. Musique tzigane, folk, pop se mêlent pour accompagner des textes qui donnent à voir un monde qui ne tourne pas rond, mais toujours avec l'optimisme qui les caractérise. Ce sont ces ingrédients qui feront le succès de la Rue Kétanou et leur ouvriront les portes de grands festivals et salles de concerts. Après six ans de silence discographique, ils sortent leur septième album : « 2020 ». Le son a changé, mais l'ADN est resté le même. Et c'est comme ça qu'on les aime.

On retrouve de nombreux instruments venant des quatre coins du monde sur cet album, comment s'est-il construit ?

Aujourd'hui on est moins sur les chemins de la bohème et un peu plus avec nos enfants. Mais on continue de chanter la liberté. Nous sommes heureux dans la simplicité et l'amitié nous tient ensemble. C'est elle qui nous pousse à passer des moments avec les personnes

qui nous marquent et avec qui on souhaite partager cette aventure. On avait déjà mis un pied dans l'album et écrit quelques chansons quand on a décidé de partir en voyage : au Bénin, en Norvège et dans différentes villes françaises. Le but était de rencontrer des gens, plus que de découvrir des pays. C'est en rencontrant des musiciens et leurs instruments que nous trouvons de nouvelles sonorités. Ce fut également l'opportunité de tester nos nouvelles chansons, car il faut qu'elles vivent. « Ne m'en veux pas » est une chanson écrite il y a vingt ans, et c'est seulement aujourd'hui, avec ces nouvelles sonorités, que l'on a réussi à l'intégrer à notre répertoire !

Qu'est ce qui crée la singularité de cet album ?

Il y a bien évidemment toutes les collaborations que nous avons faites durant ces voyages. L'intégration de l'accordéoniste Pierre Luquet a aussi amené de la fraîcheur dans notre musique. Au départ, il nous avait dépanné lors d'un concert pour lequel Florent notre accordéoniste habituel avait une tendinite. Ce qui est drôle c'est que Pierrot, qui a dix ans de moins que nous, écoutait la Rue Kétanou quand il était jeune. Depuis, on s'est adopté mutuellement. Petit à petit, Florent a troqué l'accordéon pour le banjo. Mais on garde quand même les deux accordéons sur certaines chansons. Autre nouveauté : avoir travaillé avec le réalisateur

Nicolas Quéré, qui a collaboré avec des groupes comme Arctic Monkeys. Il a rendu notre musique plus cinématographique, osant y intégrer de l'orgue Hammond par exemple. Nous sommes fiers de cette collaboration. Dans les autres albums on entendait davantage le bois des instruments, aujourd'hui c'est travaillé différemment. On a appris, on s'est amusé et on a fait évoluer notre son.

Vous avez appelé votre album 2020 et votre fille illustre la pochette, pourquoi ?

Bien que l'on ne sonne pas comme tout ce que l'on entend à la radio, on appartient bel et bien à cette époque, dans laquelle tellement de choses pourraient être plus simples. Certaines sont évidentes : il faut changer nos modes de consommation, pour notre bien et celui de la planète. La fraternité, dont on a tant besoin aujourd'hui, est un thème que l'on retrouve partout dans nos textes. Mais c'est notre joie de vivre qui nous lie avant tout, cette joie qui nous fait vivre pleinement, sans être dans l'excès. Ça va aussi avec notre manière de faire le métier de musicien, différente de celle des stars. La question principale de la Rue Kétanou est : « C'est quoi le bonheur ? ». Avoir une belle voiture, une belle maison, la reconnaissance sociale... ? ou est-ce autre chose ? Dans le visage de cette petite fille, on y voit l'avenir, son expression nous inspire l'espoir.

Claire Bodin

Dix ans de programmation de compositrices.



Claveciniste de formation, Claire a eu une révélation quand elle a découvert les textes de la sociologue Yacinthe Ravet qui révélait qu'il existait des milliers de compositrices femmes. Aujourd'hui, et depuis dix ans, elle les met à l'honneur à travers son festival Présences Féminines. Elle nous détaille le programme de cette année.

Comment est né votre festival ?

Pendant mes études de musique classique, je ne jouais que des compositeurs masculins. Quand j'ai su qu'il y avait autant de compositrices, j'ai décidé de les faire découvrir, à travers ma Compagnie des Bijoux Indiscrets tout d'abord, puis en créant le festival en 2011. Depuis, nous en avons programmé plus de cent cinquante. Aujourd'hui, on rejoint les sujets sociétaux. Programmer plus de compositrices est d'ailleurs actuellement une des préconisations du Ministère de la Culture. Jusqu'à présent, elles représentaient entre 2% et 5% des programmations. Le festival est unique sur le territoire français par son ampleur. Nous prenons des œuvres que personne ne connaît et les faisons monter par de grands artistes, qui sont ravis, car ils les découvrent. Cette année, nous avons un partenariat avec la Scala à Paris, où nous allons rejouer deux concerts. Nous sommes également en train de donner naissance à un centre de ressources, appelé « Présence compositrice », qui prendra la forme d'un site internet au départ, une grande base de données dédiée aux compositrices, avec un millier de noms, et trois mille œuvres. Nous le lancerons le 23 mars.

Le festival a lieu sur l'ensemble de la métropole TPM...

Nous avons des partenaires très fidèles, tels l'Opéra de Toulon, le Liberté Scène Nationale et le Musée National de la Marine. Certains nous programment une année sur deux, comme le théâtre Marellos de la Valette, ou la Garde, avec la Chapelle Médiévale cette année. Une nouveauté, nous serons au Cercle Naval Vauban. Je ne suis jamais totalement sûre d'avoir les mêmes partenaires chaque année, ce qui ne facilite pas mon travail car j'ai besoin d'anticiper. Je rêve donc d'un lieu fixe. Nous avons su créer notre public : certains s'intéressent à la musique, d'autres à l'histoire des femmes.

Pouvez-vous détailler la programmation de cette année ?

Nous programmons une trentaine de compositrices, dont la moitié toujours vivante, pour soixante-seize artistes invités. C'est un pari osé d'avoir autant de musique contemporaine, avec au moins une œuvre par concert. Nous montrerons des esthétiques très diverses : de la musique vocale, deux quatuors à cordes, un récital d'alto, ce qui est rare, un de piano... En tout, nous avons sept concerts, des conférences, une table ronde avec Agnès Sahal du ministère de la Culture, des master-class, une balade

guidée dans les rues de Toulon. Le dimanche 22, nous avons une grande journée nommée « Compositrices au long cours » au Cercle Naval, avec neuf moments musicaux et une belle diversité de groupes. Nous proposons ce jour-là des contes de fées d'autrices. Cent quarante-trois artistes, de France et d'Europe ont répondu à l'appel à projet pour cette journée ! On fait parler de Toulon bien au-delà de ses frontières. Dans cette lignée, nous aurons également un duplex sur France Musique. En outre, nous avons une activité pour les scolaires.

Vous invitez également une artiste en résidence...

Edith Canat de Chizy est une compositrice émérite, extrêmement connue, et seule femme membre de l'académie des Beaux-Arts, section musique. Nous lui avons co-commandé trois œuvres, en partenariat avec l'Opéra de Limoges. Une sera jouée à l'Opéra le 28 mars, une autre à la Chapelle Médiévale, et une au Liberté. La compositrice sera présente et interviendra pour expliquer au public sa démarche. Elle donnera également une conférence à l'opéra le 18 mars avec la musicologue Michèle Tosi, et une table ronde le 25.



Nelick

On est tous dans le même bateau.

Que ce soit pour ses collaborations avec Lord Esperanza ou avec Columbine, le nom du rappeur français Nelick ne vous est sûrement pas inconnu. Amoureux de la vie, Nelick vous entraîne dans son univers, très coloré, qui lui a permis de développer un rap chantant tantôt groovy, tantôt cloud. C'est avec nonchalance qu'il rappe ses textes forts de sens et d'esprit. Après « Kiwibunnytape » et « Dieu sauve Kiwibunny », il revient cette année avec le personnage du méchant Piu-Piu, qui souhaite développer un « bonbon » qui rend heureux afin d'asservir le peuple. Tout un programme ! Vous pourrez le découvrir sur la scène de l'Oméga Live de Toulon aux côtés de Makala et d'Oboy grâce à Tandem, Otaké Productions et Culture +, pour la première édition du festival « Que fa ? ». Nous lui souhaitons une très longue vie !

Tu n'arrêtes pas d'enchaîner différents projets.

Celui-ci a-t-il une saveur particulière pour toi ?

C'est une partie de ma vie, le résultat de mon année 2019. J'ai pu mettre en place un nouveau set, avec une nouvelle équipe. Ce n'est pas mon premier projet personnel, ayant sorti plusieurs EP, mais c'est mon premier véritable projet professionnel, que j'espère de meilleure qualité. On peut dire que c'est un pas vers mes prochaines productions. Pour le concert à l'Oméga Live, je réserve aux toulonnais une scénographie carrément cool. On a beaucoup travaillé sur ce live avec mon équipe. On veut pouvoir vous embarquer avec nous, et faire découvrir notre univers à ceux qui ne le connaissent pas. Je ne vais pas trop m'étaler parce qu'il faut savoir garder un peu de mystère, mais on aura une scène très colorée et pour les plus gourmands de

gros bonbons sur scène !

Qu'est-ce qui t'inspire et te donne envie d'écrire ?

Disons que je vis ma vie, et que la vie m'inspire. Le but est de rester ouvert d'esprit sur un grand nombre de sujets. La plupart du temps, j'essaie d'occuper mes journées le plus possible. Je m'inspire de ce qui m'entoure. Je cumule les ressentis à propos de différentes situations. Puis le lendemain, le surlendemain ou trois mois après, j'écris sur ce que j'ai pu voir. Je raconte l'histoire de la vie en général plutôt que la mienne. Musicalement, j'aime beaucoup la fraîcheur qu'apporte le son du rap américain, ça paraît toujours plus enfantin, plus enjoué, j'essaie de m'en inspirer, tout en créant mon propre univers !

Quels sont tes projets ?

D'ici quelques temps, je vais tourner une émission mais je ne donnerai pas de détails pour le moment, je l'annoncerai

quand le moment sera venu ! A part ça, je suis toujours en train d'enregistrer de nouvelles chansons. La musique c'est toute ma vie, je ne m'arrête jamais. Je rappe depuis que j'ai quinze ans. J'ai obtenu un DUT, mais je ne pense pas que les études étaient faites pour moi. J'ai préféré me consacrer pleinement à la musique.

Qu'est-ce que tu préfères entendre à propos de ta musique ?

Il y a des mots que j'aime bien pour la définir : une musique fraîche, colorée, chill, fruitée. J'aimerais que ma musique te redonne le sourire, que tout le monde puisse l'écouter et se sentir dans un bon mood. Et si tu ne vas pas bien, je veux que tu l'écoutes encore plus, pour te sortir de cette mauvaise période. La vie est dure pour tout le monde. J'essaie d'apaiser les esprits avec ma musique et de rappeler à ceux qui m'écoutent qu'on est tous dans le même bateau.

Aurélie Aloy Julia Rolle Cyrielle Mesnier

Les dix ans du Z !



Le Festival Z est une création collective de Tandem, du Pôle, et des villes du Pradet, de la Valette et de la Garde qui la font vivre ensemble, depuis maintenant dix ans. Cette initiative montre le dynamisme de nos structures locales pour promouvoir l'éducation par la culture. Nous avons rencontré Aurélie, Responsable de la communication du Pôle, Cyrielle, Responsable Communication de Tandem SMAC, et Julia, programmatrice de l'Espace des Arts du Pradet.

Bon anniversaire le Z...

Merci ! Nous fêtons les dix ans du festival cette année, et il a bien grandi ! Nous avons programmé beaucoup d'artistes qui sont maintenant reconnus par le grand public, comme Hyphen Hyphen ou Deluxe, à leurs débuts. Cela nous conforte dans ce que l'on fait : programmer des spectacles musicaux jeunes publics, tout en explorant un éventail très large de la création jeune public, avec d'autres disciplines qui se mêlent. Aujourd'hui, nous faisons partie des festivals jeunesse reconnus à l'échelon national, la SACEM est d'ailleurs l'un de nos partenaires financiers. Autre partenaire cette année : Radio Active, qui fera des interviews, des annonces de spectacle...

Pouvez-vous nous détailler la programmation ?

En clôture, le concert-phare, à l'Oméga Live de Toulon : les Wackids, dont nous sommes tous fans et qui font du Rock and Toys. Ils reprennent des standards de rock, avec des instruments jouets, et ça sonne bien ! Le spectacle est à partir de six ans, sur le thème « Back to the 90s », avec du Nirvana, du Guns, Oasis, Blur... C'est un vrai spectacle de rock, avec des tenues de Guitars Heroes et de très bons musiciens.

Le festival débutera au Pradet par un ciné-concert : « Tamao », pour les petits. C'est un film d'animation sur l'histoire d'une tortue marine, avec une création musicale jouée pendant le film par la Compagnie « Mon grand l'ombre », deux femmes au piano et divers instruments, et au chant. C'est très poétique. A la Valette « L'envol » de la Compagnie No Kill, présente un père et son fils qui ont monté un spectacle, assez décalé, autour de l'imaginaire du premier vol humain. La création musicale se fait via toute une machinerie, qu'ils ont construite eux-mêmes, et des claviers, sur un fond electro. C'est à partir de huit ans. Au Pôle au Revest, à partir de cinq ans, nous aurons Thomas Pitiot, dans son premier concert jeune public. Il aborde les thèmes de la mixité, du voyage... Ça sent les Antilles, les vacances. Il parle de la différence, avec notamment une chanson sur les origines des différents prénoms d'une classe. A la Garde, un conte-chanson, « Icibalao », à partir de six ans, sur un petit garçon qui perd sa meilleure amie. Ce n'est pas triste du tout, et c'est bien d'aborder ces thèmes en famille. C'est un coup de cœur et nous sommes heureux de pouvoir le proposer cette année. « L'épopée d'un pois » au Pôle également est du théâtre d'ombres, une comptine à partir de trois mois. Un rond part

à l'aventure, se balade dans la ville, rencontre des couleurs... C'est très visuel et sensitif. Nous souhaitons toucher tous les publics, du moment que l'on trouve une proposition de qualité suffisante. C'est très important de sortir avec ses enfants, et ce dès tous petits, de partager une expérience commune, autour d'une proposition culturelle. Cela favorise leur éveil social. L'éducation par la culture est la base de notre mission.

C'est difficile de programmer un événement à cinq ?

C'est un mode de fonctionnement collectif. Nous créons un pot commun, artistique et économique, autour des spectacles que nous avons vus toute l'année. On ne choisit d'ailleurs pas forcément un spectacle pour notre propre salle. C'est une création territoriale, avec le soutien de TPM, et la volonté que les publics voyagent. La métropole nous soutient également avec la mise en place de bus pour les spectacles et les séances scolaires. Tous les spectacles bénéficient de ces séances, car toutes les familles ne peuvent pas forcément payer l'entrée. Notre politique tarifaire est aussi très sociale : le premier spectacle est à 10€, et c'est 8€ à partir du deuxième.



Theory est un nouveau groupe Toulonnais qui mélange Nu Metal, Metalcore et Electrocore. Nous vous les avons fait découvrir sur scène lors des dernières Nuits T du Centre Culturel Tisot. Offrant un univers singulier, nous plongeant dans un monde froid et numérique, ils organisent une « Release Fest » à l'Hélice pour la sortie de leur premier EP : « Prometheus ».

Vous êtes à la croisée de différents genre musicaux Métal, Electro, Hip Hop quelles sont vos influences ?

Nous venons d'horizons musicaux très variés, mais sommes principalement influencés par la scène Nu Metal des années 2000 : Linkin' Park, Limp Bizkit, Korn. Pour la partie hip hop, nous aimons Eminem, Rage Against the Machine... Pour l'Electro, on ira plutôt chercher du côté de The Prodigy ou Vitalic. Nous avons aussi des influences plus récentes, comme Eskimo Callboy, un groupe de Metal Core pour le côté dancefloor. Nous puisons dans toutes ces inspirations, les intégrons, et les remettons au goût du jour.

Comment composez-vous ?

Nous orientons nos compos en pensant à nos performances live, en nous demandant comment le public réagira à notre musique. Étonnamment, nous partons souvent de l'électro, avec un riff de synthé qui nous plaît. De là, nous créons le reste du morceau. En ce qui concerne les textes et flows, nous privilégions l'enchaînement rapide du chant des deux vocalistes. C'est un jeu de questions-réponses entre le scream et le rap, répartis de

façon égale, dans l'intention de créer une forte interaction. Les deux chanteurs entretiennent une relation de frères d'armes. On ne veut pas laisser respirer l'auditeur.

« Prometheus », votre premier EP, c'est le mythe de Prométhée, qui dérobe le feu aux divinités pour le donner aux hommes...

Effectivement, mais nous abordons des thèmes éclectiques, de la mythologie grecque au besoin de se surpasser. Nous choisissons principalement des thèmes profonds : la mort, la condition humaine, ou la liberté d'expression avec notre morceau « We The People » au sujet des attentats du 13 Novembre et de l'importance de continuer à vivre et à faire de la musique. Mais nous avons aussi des thèmes plus légers : l'envie d'aller faire la fête, de profiter des soirées avec les copains. Ceux-là sont plus orientés vers le live car nous avons envie que ça pogote, que les gens s'amuse.

Justement, vous avez un univers très étudié sur scène...

Musicalement, nous voulions créer une identité basée sur la répartition entre rap, métal et électro. Puis nous avons développé un univers autour de notre nom « Theory ». Derrière des mots

complexes, on retrouve souvent des choses très simples, comme les molécules qui composent l'être humain, ou le code binaire qui est à la base de toute cette technologie qui rend compte de nos activités les plus complexes. Mais surtout, nous voulions créer un univers visuel numérique et froid. Sur scène, nous sommes maquillés, déguisés avec des costumes futuristes où l'on retrouve des LED lumineuses qui pulsent au rythme de la musique. C'est l'image liée à cet EP, avec une dépersonnalisation au profit de l'entité groupe, mais aussi la conservation de traits de caractères pour chaque musicien, au travers d'accessoires propres. Nous jouons uniquement en numérique, sans amplis, pour renforcer le côté technologique, d'où ce choix d'une batterie électronique. Nous avons voulu créer un univers proche du hacking, tels des « anonymous » de la musique. Il y a aussi une interactivité puissante entre les musiciens, avec un jeu de scène proche de la chorégraphie. Avec « Theory », vous aurez autant à voir qu'à écouter.

Theory

Hacking dans le métal.

Les Cigales Engatsées

Engatsées dans la bonne humeur.



Groupe atypique en pleine ascension, Florian au galoubet, Quentin à la cornemuse, Seed à la guitare, Jean-Phi à la basse, Mika à la batterie et William au chant et à la vielle à roue forment les Cigales Engatsées. Avec des sonorités tantôt traditionnelles, tantôt punk-rock des années 90, ces cigales ont su remettre au goût du jour un rock traditionnel enflammé !

Vous êtes six cigales sur scène. Comment vous êtes-vous rencontrés et pourquoi avoir formé le groupe ?

On s'est rencontré en 2017, grâce à des connaissances communes. C'est le guitariste des « Ramoneurs de Menhirs » qui a lancé un premier pari à notre batteur, Mika, en lui disant « Pourquoi tu formes pas un groupe comme le nôtre mais en provençal ? » En entendant ça, je me suis dit bingo, ça faisait des années que je voulais monter un groupe traditionnel mais je ne trouvais personne d'assez motivé. Je suis fan de l'époque médiévale, donc forcément des troubadours. C'est ce qui m'a donné envie d'apprendre la langue d'Oc, qui regroupe d'anciens dialectes du sud de la France. Au départ, on était cinq puis Florian est venu compléter notre groupe début 2018. Il avait déjà pour idée d'inclure le son du galoubet à un groupe de rock : il a trouvé son bonheur avec nous.

D'où vient ce terme « Engatsées » ?

Nous avons plusieurs choix de langue, mais nous ne voulions pas de provençal. Car on voulait garder une certaine liberté pour nos compositions. On a

donc choisi une expression purement marseillaise, qui vient de l'italien « incazzata » signifiant « énervées ». Nous sommes les Cigales Enervées, mais Engatsées sonnait bien mieux. Ça souligne principalement l'ambiance enflammée que l'on retrouve durant nos concerts. Ça définit bien notre groupe !

L'usage de ces instruments atypiques ne complique-t-il pas votre composition ?

On a longtemps pataugé pour trouver notre son. C'est compliqué de mêler des instruments aussi différents. Il nous a fallu du temps pour accorder la cornemuse, la vielle à roue et le galoubet à la guitare. Ça demandait du matériel, des changements de sons pour la guitare et la basse. Chaque instrument doit s'adapter aux autres. Et on est perfectionniste, ce qui nous demande encore plus de temps (rires).

Votre musique reflète le partage d'une certaine force provençale...

Apprendre une langue c'est toujours intéressant mais c'est avant tout un combat de liberté. Nos différents dialectes sont des preuves de nos cultures, donc de notre identité. De nos jours, la

langue française est énormément anglicisée et s'appauvrit au fil du temps. C'est dommage, car perdre son identité revient à perdre sa liberté. Quant à notre implication dans le milieu provençal, la grand-mère de Seed, le guitariste, parlait ce patois. Florian en a quelques notions. Lui et Quentin fréquentent d'ailleurs des fêtes provençales. On n'est pas non plus des arrivistes !

La suite logique serait donc un premier album ?

C'est notre objectif. On fait des concerts pour collecter des fonds afin de produire cet album. Je ne peux pas vous donner de date précise mais l'idéal serait de commencer l'enregistrement en automne 2020. Pour le moment, on a seize morceaux qu'on peaufine pour avoir un rendu parfait. On compte faire des clips aussi, mais chaque chose en son temps. Nous sommes un groupe assez jeune et conscient de ses « faiblesses ». Notre vrai problème est le manque de référentiel. Nous n'avons personne à qui nous comparer, ne serait-ce que pour savoir quel est notre niveau.



Hifiklub

A l'épreuve du feu.

Hifiklub, le groupe de rock expérimental toulonnais, que nous avons eu le grand plaisir de voir à l'anniversaire de notre magazine est spécialiste des collaborations prestigieuses. Cette fois, ils invitent nul autre que le clavier du groupe Faith No More, pour un album à sortir prochainement chez notre partenaire le label Toolong Records : « Things that were lost in the fire ». Le groupe vient de révéler le premier single, avec un clip à ne pas manquer sur YouTube.

Comment avez-vous rencontré Roddy Bottum ?

Nous nous sommes rencontrés fortuitement à une exposition à New York, alors que nous réalisons notre projet « In Doubt, Shadow Him! » avec Lee Ranaldo (Sonic Youth). C'était un soir glacial de semaine, Lee nous a proposé d'aller à un vernissage chez Printed Matter pour faire un break. Lee et Roddy ne se connaissaient pas mais une conversation se lança rapidement. Roddy fut intrigué par la présence de quatre toulonnais dans le studio de Sonic Youth. Quelques mois plus tard, un premier rapprochement musical entre Hifiklub et Roddy Bottum se concrétisa à distance à l'occasion d'un album célébrant la poétesse américaine Emily Dickinson.

Vous avez créé la musique, de votre côté, très rapidement, en sessions live, comme à votre habitude. Vous l'avez imaginée en pensant à Roddy ?

Totalement. L'album dans son ensemble a été spécifiquement composé pour cette collaboration. C'est notre travail dans le cadre de l'hommage à Emily Dickinson qui nous a très vite poussé à prolonger nos échanges autour d'un

long format. Il nous a fallu un mois pour spontanément composer les bases rythmiques et mélodiques de neuf titres auxquels s'est ajoutée une reprise très singulière de Eye of the Tiger (Survivor). Le tout fut enregistré en une seule journée, dans les sous-sols d'une ancienne boîte de nuit, sombre et humide.

Pourquoi sortir l'album avec Toolong Records ?

Nous connaissions bien évidemment le catalogue remarquable de Toolong et son engagement pour certaines musiques, dont la pop. Le fait que cet album soit plus immédiat nous a poussé à transmettre à Alexandre Telliez-Moreni, fondateur du label, les premiers mixages. Son enthousiasme fut immédiat. Grâce à toutes les collaborations que nous avons pu réaliser depuis 2006 (plus de cent cinquante à ce jour), le champ d'intervention du groupe est - certes - international, mais notre ancrage local constitue également un fil conducteur essentiel au sein de notre discographie: Mayol, On Dirait Le Sud, Dark Side Of The Stadium et bien d'autres projets à venir. Nous partageons avec Toolong des préoccupations

territoriales et approches artistiques communes.

C'est assez dark, mais aussi moins expérimental qu'à votre habitude, c'est délibéré ?

La caractéristique plus « pop » et dansant était présente dans nos esprits dès le départ. Nous aimons cette notion de contraste entre nos différents albums. Cela fait partie de notre démarche globale. L'intention initiale s'inspirait directement du cadre de travail particulier décrit plus haut: une tranche pop, des formats resserrés qui contrastent avec les dernières propositions expérimentales d'Hifiklub. Nous devons le côté dark à Roddy Bottum qui, reprenant à son compte la spontanéité marquée des pistes musicales, a écrit en studio des arrangements et des textes qui ont orienté les compositions vers une noirceur définitive. La voix de Bottum, profonde et mélancolique, conféra au projet une sensualité inattendue que la production moderne d'Anthony Belguise amplifia au plus haut point.

Donc Eye of the Tiger est une chanson vachement cool ?!?!?

Qui a dit le contraire ?

-bat-

Écran total.



- bat -, le chanteur et compositeur toulonnais, qui nous a fait le plaisir de venir jouer, aux côtés d'Hifiklub, pour l'anniversaire du magazine, était en train travailler sur son nouvel album et son nouveau spectacle, quand l'annonce est tombée. Bien sûr, c'est une situation qui n'a pas manqué de l'inspirer...

Tu viens de finir un morceau inspiré par notre confinement : « Écran total ». C'était important pour toi de réagir à la situation ?

Comme tout le monde, j'ai été frappé par l'annonce de ce confinement et le mode de vie qu'il entraîne. Dès les premiers jours, je me suis mis à écrire et à réfléchir à ça. La manière la plus simple, ludique et naturelle de m'exprimer est de fabriquer des chansons. Celle-ci m'est venue naturellement. Ce qui m'a le plus marqué c'est cet écran total qui se met en place entre les gens, ce qui a donné le titre de cette chanson. Mais ce n'était pas suffisant de la maquetter pour extérioriser ça. J'ai eu envie d'y associer les gens qui m'entourent. J'ai demandé à Valentin Mussou qui avait réalisé mon précédent disque de réarranger le titre et il l'a fait avec plaisir. On s'est retrouvé avec une chanson qui existait et en parlant avec mes filles, nous avons décidé de réaliser un clip. On a fait une chorégraphie, on s'est déguisés, et on a fait tourner la caméra : ce clip « Écran total » est né assez rapidement. C'est une belle aventure : on l'a postée sur les réseaux et plein de gens l'ont partagée.

Tu as même des projets de sessions / concert sur YouTube....

J'ai l'intention de continuer sur

la lancée du clip en faisant des « Appart' sessions ». Je vais chanter des chansons dans chacune des pièces de l'appartement. J'ai commencé il y a quelques jours avec « Président », chantée ici même dans le salon. Hier, j'ai réussi à chanter « Je ne me souviens jamais de mes rêves », allongé sur le lit. Et demain je compte m'attaquer au piano à la reprise que je fais de Jaques Brel « Ces gens-là » et ça va sûrement continuer comme ça jusque la fin du confinement. Juste avant l'annonce, j'étais en résidence dans un théâtre pour façonner et mettre en scène mon spectacle en solo, avec l'association Tandem. On s'était dit qu'à la fin de cette résidence, on allait filmer cette formule solo. Mais c'est bien sûr tombé à l'eau, j'espère donc que ces « appart' session » permettront de faire circuler les chansons !

Tu travailles sur un nouvel album, avec des sonorités plus synthétiques moins d'accordéon, c'est une évolution ?

Je travaille en effet sur un nouvel album, qui s'intitulera également : « Écran Total ». C'est une thématique qui traverse mes chansons depuis quelques mois. Dans la réalisation, en effet, il y a un peu moins d'accordéon. L'année dernière, j'ai sorti un

album qui s'appelle « Point », qui comptait déjà des sonorités acoustiques et électroniques. Mais, en effet, ma façon de créer ces chansons a un peu évolué. J'ai beaucoup moins composé à l'accordéon mais plus aux claviers. C'est sûrement dû au fait que je reprends des cours de piano jazz au Conservatoire depuis deux ans, reprenant ainsi contact avec mon premier instrument. Je redécouvre tout ça. Je prends des cours d'harmonie, me questionne sur d'autres manières d'agencer mes titres. En ce moment, c'est au piano que ça vient ! Une autre raison est que ces morceaux sont composés via des logiciels, sur ordinateur. On bidouille des sons, on tourne des boutons : le mécanisme est très intuitif ! Je viens d'une scène française où les chansons naissent en répétition, d'une semaine sur l'autre. Là, c'est différent : elles sont fabriquées sur l'ordi, maquettées, envoyées aux personnes avec lesquelles je collabore pour arranger ces morceaux. Puis elles reviennent, je fais une voix, je les renvoie, on change la tonalité. Bref tout se passe via ordinateur, via cet... écran total !



ECUME

Lachez prise.

Vous avez pu le découvrir dans notre première session des Nuits T, l'émission live créée en commun par le Centre Culturel Tisot, Radio Active et Cité des Arts. Ecume dévoile dans chacun de ses live une sensibilité à fleur de peau. Vous pouvez retrouver sur YouTube un superbe live enregistré au Telegraphe, où vous retrouverez son univers singulier et poétique, entre chanson française et rock à la Noir Désir. Nous le remercions infiniment, car il a composé à l'occasion de la sortie de ce magazine une chanson spécialement pour nous : « Ailleurs ». Alors, lachez prise...

Ecume, c'est la nature, la mer, le reflux, l'éphémère... Dans quoi te retrouves-tu le mieux ?

Écume, c'est d'abord un mot qui me ramène phonétiquement à la douceur, qui m'apaise et introduit la poésie retrouvée dans mon travail. Je trouve intéressant que ce mot puisse se passer d'article et qu'il se suffise à lui-même. J'aime aussi l'idée qu'Aphrodite, déesse de la beauté, de l'amour et du plaisir soit née de l'écume (Aphros en Grec). Je me retrouve dans ce mot et ce qu'il représente. La nature en effet, la musique et le rythme qui s'en dégagent, le va et vient des vagues, la respiration de la terre... J'entends ces choses là et je m'en inspire beaucoup. L'éphémère ou l'effet mer (ha ha) devient une philosophie qui me permet de rester humble, d'accepter le changement et savoir me remettre en question mais c'est aussi ouvrir le champ des possibles dans l'éternité de l'instant.

Tu dégages beaucoup de sensibilité, d'émotion en live, c'est l'effet que te fait la scène ?

Je recherche une forme de transe, de lâcher-prise. J'essaie de sortir de moi, de ressentir ce

qui se passe autour, d'intégrer la force collective et la rendre chargée d'émotions. Quand je me trouve sur scène, c'est peut-être le seul moment où j'assume entièrement mon être, où je trouve de l'assurance et n'ai pas peur de dévoiler mes sentiments les plus intimes. Sur scène, pas de questions à poser, seulement des réponses à donner. C'est toujours un moment romantique et sacré à partager avec les autres mais aussi avec moi-même.

A quel moment as-tu eu envie de passer d'auditeur à créateur ?

Depuis l'enfance, je voulais déjà faire mon « Pectacle » devant tout le monde. J'ai d'abord chanté les mots des autres, puis cela ne me suffisait plus, il fallait que je fasse sortir de moi une matière plus profonde, plus personnelle. Ceci m'a également motivé à devenir auteur, compositeur et interprète. C'est pour moi un challenge, le désir de revendiquer la Langue Française dans un paysage musical où elle est, selon moi, trop peu présente et où elle a encore beaucoup à faire valoir. J'ai présenté mes premières compositions et fait mes premiers pas sur une scène à l'occasion de Jam Sessions, à commencer par

celles du Barathym à Toulon. On devient vite addict aux sensations que cela procure et on en redemande.

Aujourd'hui tu montes un duo avec un autre artiste de la région peux-tu nous en dire plus ?

J'ai beaucoup oeuvré en solitaire dans ma méthode de création. C'est une étape importante pour mieux se connaître, savoir ce que l'on veut et trouver son style. Malheureusement, on va souvent plus lentement dans l'exécution créative, on manque de retours et de critiques sur son travail. Aujourd'hui, j'aimerais donner de la couleur à ce projet, l'ouvrir à d'autres musiciens pour ressentir et partager de nouvelles émotions. Nous avons enregistré un titre en duo avec Vincent Troy (aujourd'hui au Canada) « Sur la roche » et sa contribution a apporté une dimension supplémentaire à l'univers d'Écume, ce qui m'a beaucoup touché. Depuis cette expérience, j'attends le jour où je monterai sur scène, mais cette fois-ci accompagné.

Laurence Monti

Violon super soliste de l'Orchestre de l'Opéra de Toulon.



En tant que violon super soliste, Laurence fait le lien entre le chef et l'orchestre. A l'image d'une sportive de haut niveau, elle nous révélait que pendant ce confinement, elle continue de pratiquer tous les jours son instrument. Elle espère pouvoir très rapidement retrouver ses collègues de l'orchestre de l'Opéra et recommencer à répéter pour nous présenter toutes ces oeuvres magistrales que nous avons le plaisir d'y voir tout au long de l'année.

Comment s'est passée votre première rencontre avec le violon ?

Accidentellement. Je ne pouvais plus pratiquer la danse, ma mère m'a donc proposé de faire connaissance avec la musique. Je voulais faire du piano, mais il n'y avait plus de place au Conservatoire de Nice. Quant à la harpe, ma mère fut effrayée par le prix. Alors j'ai choisi le violon, et j'ai eu la chance de rencontrer un professeur extraordinaire. L'apprentissage du violon peut être compliqué, car il faut un encadrement dès le départ, notamment pour accorder l'instrument. Cette rencontre a été primordiale. Nous sommes seule avec notre professeur, qui doit être compréhensif et nous donner l'envie de prendre notre instrument seul et de nous exercer.

Quelle est la particularité de votre rôle au sein de l'Orchestre de l'Opéra de Toulon ?

Le violon super soliste a un contact direct avec le chef d'orchestre. Il a assez souvent une ligne musicale de solo qui s'échappe des participations. Mais également une autorité morale : il doit faire la connexion entre les musiciens et le chef d'orchestre, c'est un peu le représentant de l'orchestre. Je peux

orienter et donner mon avis au chef dans sa direction et j'aime beaucoup le contact avec eux. Nous en voyons beaucoup, souvent de nationalités et d'éducatrices musicales différentes. J'essaie de traduire sa volonté à tous les pupitres, surtout au quatuor à corde. J'accorde l'orchestre aussi. Le hautbois donne le la et le violon solo reste présent pendant tout l'accord. Le protocole est très important en musique classique, et je dois veiller à ce que tout se passe bien. Avec ma connaissance de l'orchestre, je relaie ses directives dans les répétitions. Je peux l'aider aussi dans sa démarche artistique avec mes coups d'archer (façon d'interpréter certaines notes ndlr).

Vous avez également enregistré pour de la variété et du jazz avec des artistes prestigieux, vous aimez varier vos champs d'action ?

J'adore tout ce qui est de qualité dans la musique, à partir du moment où le résultat est beau. Mon instrument c'est ma voix et elle sert à tout chanter. Ce qui est merveilleux dans notre métier, c'est que, selon les styles, on rencontre des gens très différents qui nous enrichissent par leur propre apprentissage et leur propre démarche.

Vous êtes également professeur de violon, c'est naturel lorsque l'on est passionnée par son instrument, de vouloir transmettre son amour ?

Il est évident que l'enseignement fait partie intégrante de ma vie. J'ai beaucoup de plaisir à voir progresser un étudiant. Je suis parfois très étonnée quand j'ai vu des jeunes débiter de les entendre sortir des sons fabuleux de leurs instruments aujourd'hui.

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes musiciens talentueux qui, comme vous, souhaitent faire carrière dans la musique classique ?

Le talent ne va pas sans le travail. Pour moi ce ne sont pas toujours les plus talentueux, mais les plus déterminés qui réussissent. Le plus difficile est de convaincre les jeunes que la musique nécessite une grosse astreinte. Aussi qu'il ne faut jamais refuser une opportunité de jouer, car cela nous apporte énormément. Un pianiste au Conservatoire a peu l'occasion de faire des concerts, alors il faut les saisir toutes.



Petite Musique

La beauté du voyage.

Cédric a ce petit quelque chose en plus, qu'il cultive avec son frère Bastien, dans leur groupe Petite Musique, depuis vingt ans. Ils ont parcouru la France pour semer leurs mots et leurs chansons. Sa voix chaude se mêle sans cesse à une touche de poésie. Natif de la Seyne, c'est porté par le mistral qu'il a enregistré pour nous une version acoustique de « Lune idéale ». Merci Cédric.

Avec ton frère vous chantez la décroissance depuis 20 ans. Tu vois cette crise comme une preuve supplémentaire de cette nécessité ?

Cette crise est la dernière d'une longue série. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale il y a des signaux qui nous montrent que notre monde ne tourne pas rond : Tchernobyl, la vache folle, la crise pétrolière, les attentats... On voit bien que le monde ne tourne pas rond. Nous sommes des enfants qui jouons avec nos gadgets nucléaires et technologiques. Et lorsqu'on nous montre les misères du monde, nous détournons le regard. Ces comportements puérils mènent à des extrémismes. Alors que le bon chemin est celui de la raisonnable : prêtons attention aux paramètres qui nous permettent d'être heureux. Qu'est ce qui nous fait du bien, et qu'est ce qui nous pousse dans le mur ? Il faut réfléchir sereinement à tout ça, comme des adultes.

Votre dernier album s'appelle «Le secret». C'est quoi ce secret ?

Le secret, c'est de continuer à chercher. Depuis les débuts de l'humanité, chaque personne

trouve et construit une partie de ce secret. Chaque génération en transmet quelques clefs à la suivante. C'est une longue quête qui n'a pas de but défini. Le secret est de comprendre que c'est le voyage qui est beau, non pas la destination.

Cela fait vingt ans que vous faites de la musique, c'est l'heure des bilans : comment votre art et situation ont-ils évolué ?

Le bilan est forcément mitigé, comme tous les bilans. Nous avons fait de notre mieux. Nous avons toujours été intéressés par le coeur du métier : créer, enregistrer, diffuser. On avait envie de raconter des choses, on a mis en forme nos propos en montant des spectacles. On a fait ce qu'on voulait, en se donnant les moyens. Aujourd'hui ce métier est redevenu artisanal, avec un retour à l'autoproduction, la fin des maisons de disque... On a construit notre aventure avec des rencontres et des amis, grâce au système D, et en s'appuyant sur l'entraide. On a appris notre métier, et on continue toujours.

Parle-nous de tes autres projets.

Pour que nos réalisations prennent du sens, nous avons

décidé d'aller moins loin et de nous ouvrir à d'autres projets. J'ai un duo avec Anthony Derricke, un des tous meilleurs banjoïstes français mais aussi un auteur-compositeur fantastique : Ramblin Pickers. Il produit aussi nos disques avec Petite Musique. J'ai aussi monté un duo avec une amie anglaise, Gemma and the driver, plus axé sur ses compositions, j'y ai plus un rôle de soutien. Sur scène, c'est très agréable de ne pas être le front man et de regarder un autre artiste dérouler son aura et sa manière de tenir la scène. Nous avons sorti un album le 14 mars. C'était la bonne date pour sortir un disque (rires). Je vais aussi démarrer quelque chose en solo : tout ce temps libre m'a inspiré de nouvelles musiques et chansons. On a bien sûr quelques nouveautés avec mon frère, pour bientôt. Dans cet espace temps un peu flou, on a plein de projets que l'on garde dans nos mains, comme des ballons en hélium, que l'on attend pour lâcher. Ça va venir.

Hell Botcho

Comme à la maison.



Hell Botcho revient, dans sa version solo, avec trois nouveaux morceaux, écrits avant, mais qui prennent une résonance particulière avec le confinement. Il nous détaille son travail, collaborations et réflexions.

Tu as mis un morceau en ligne au tout début du confinement, « It feels like home », qui semble être écrit en rapport avec la situation, c'est le cas ?

Non, ça n'a pas été composé en rapport avec le confinement. Celui-ci et « The moon waits » sont deux morceaux créés il y a un peu plus d'un an. J'enregistrais alors un morceau que m'avait demandé de créer la Métropole TPM. J'ai profité des sessions d'enregistrement pour enregistrer ces deux morceaux également. Avec Léna (Durr ndr), nous nous étions, volontairement, confinés en Lozère. J'ai écrit trois chansons, et nous avons tourné les clips. Je voulais les sortir à ce moment-là de toute façon. La troisième, « I won't let you down » vient juste de sortir en ligne, le 24 avril.

Ces morceaux marquent le début d'un nouveau projet ?

Je sors "The moon waits" et "I won't let you down" sous la forme d'un EP, disponible sur toutes les plateformes d'écoute en ligne. Mon distributeur physique étant au chômage technique, bien sûr, nous ne pouvons pas le sortir physiquement de toute façon. Avant cette crise je me posais déjà des questions sur cette distribution physique, lourde en termes de budgets et de planning. La situation vient confirmer ce que je pensais. Mais la rupture est

quand même très radicale. Je ne sais pas si je vais pouvoir continuer de sortir des albums physiques avec Toolong Records, ou si, même, mon distributeur va survivre... Nous avons deux projets en cours, l'album de « The Crumble Factory », un groupe de Toulouse, et celui d'« Hifiklub + Roddy Bottum ». Leur sortie est décalée en octobre. Il faut que je voie comment nous pouvons sortir tout cela. C'est très difficile de sortir un disque si toute la chaîne ne fonctionne pas derrière : distribution, presse, concerts, etc. C'est un secteur qui était déjà assez abimé avant cette crise.

Le clip de « The moon waits » est réalisé par Léna Durr, comment s'est passée votre collaboration ?

Nous avons déjà réalisé un clip, mais plus sous ma direction. Comme elle est artiste plasticienne, je voulais que cette fois-ci, elle prenne la direction du projet. Elle a tout managé. Pour les costumes, nous avons utilisé un masque trouvé aux puces, ce qui est raccord avec son travail habituel. C'est un masque indonésien, utilisé dans le Topeng, qui est un art entre la danse et la Commedia dell'Arte. Mon idée était qu'un esprit de la forêt se ballade. Elle m'a dirigé, a fait le montage. C'était son premier c'ailleurs. Pour « I won't let you down », nous avons utilisé des images faites au portable, façon clip de vacances, c'est plus léger. Julien Bengel a fait le montage.

Ces morceaux semblent moins directement pop, plus introspectifs, comment vois-tu cela ?

C'est vrai. C'est sûrement dû à ce que j'écoute en ce moment, à ce qui m'intéresse, à des styles différents. Dans le projet « Hell Botcho », c'est-à-dire en solo, je souhaite m'aventurer dans des choses un peu moins pop qu'avec le groupe à l'époque, même si je suis rattrapé assez souvent par mes habitudes de composition. En ce moment j'écoute pas mal de folk, des choses un peu plus dark.

Tu profites de la situation pour composer de nouveaux morceaux ?

Je gratouille un peu, mais non ce n'est pas évident, la période pour moi n'est pas très propice à l'évasion. Tu peux t'évader, créer de la poésie, quand tu sais où tu vas dans la vie quotidienne. Là, ce n'est pas le cas. Je me suis tout de même bougé pour enregistrer un morceau, chez moi, qui est cool. En général, j'enregistre au studio Cox In Hell. Là, j'ai dû rebrancher tout mon matos. Sébastien Poggioli, bassiste du groupe, a fait la basse depuis chez lui, et a refait un peu le mixage. Et le clip est fait par Léna également. Le morceau sortira plus tard, sous le nom de groupe d'ailleurs. C'est assez pop et entraînant.

Imane El Halouat

Une douceur dévastatrice.



Imane est une jeune artiste talentueuse originaire du Maroc, à l'univers singulier. Elle se révèle sur son premier EP, « Chrome Plate », où sensibilité et finesse délivre une puissance évocatrice hors du commun. Mêlant la mélancolie à l'imaginaire, Imane nous transporte en douceur dans un voyage... qui ne fait que débiter !

Tu as sorti « Chrome Plate » en Octobre 2019. Que représente cet EP pour toi ?

C'est une étape dans ma vie musicale, la toute première fois que je monte un projet avec mes compositions. Tout a débuté avec Samy Prou, mon bassiste. Au départ, nous n'avions pas l'optique de sortir quelque chose d'abouti, ni de parfait. C'était juste pour se pencher sur mes compositions et commencer ce projet. Puis, on a commencé à travailler avec Hugo Seyer, le batteur. C'est alors que nous avons enregistré l'EP. A sa sortie, Alex Da Silva Maïa, séduit par le projet, a proposé de se joindre à nous et d'assurer la deuxième guitare. Aujourd'hui, nous sommes tous très motivés et reconnaissants de toutes les opportunités qui s'offrent au groupe. Il y aura de belles surprises et scènes à venir...!

On sent une profonde sensibilité dans ton chant. Quelles thèmes abordes-tu dans ton EP ?

Ces thèmes sont pour moi des émotions ressenties. Comme quand on est tout seul dans son lit, que l'on ressent des choses, on se pose des questions. Tu médites sur ta vie, sur tes expériences. Je parle d'histoires d'amour, qui finissent bien, qui finissent mal, qui ne finissent pas (rires). En réalité, ce

sont des choses courantes de la vie. Quand j'écris je me concentre sur ce qui vient naturellement, sans forcément penser à moi-même et mes expériences. Elles font souvent échos à des sentiments enfouies au fond de moi-même. C'est très personnel sans l'être par essence.

Comment composes-tu ?

Je compose à la guitare ou au piano pour accompagner ma voix. Je commence par trouver des enchaînements d'accords, dans le même temps je chantonne des petites mélodies. Une fois la matière première aboutie, j'appelle ça "le squelette", nous construisons en groupe les arrangements. On se laisse le champ libre afin que chacun puisse s'exprimer.

Quelles sont tes inspirations ?

J'écoute énormément de musique, je n'arrête jamais : elle inspire tout ce que l'on fait, nous transporte dans un voyage des sens. Mes influences viennent principalement des années 90. Radiohead est mon groupe préféré ! J'écoute aussi la pop de Björk, des voix féminines comme Mazzy Star ou encore Jeff Buckley. Je m'identifie aussi à beaucoup de groupes de la scène indie actuelle, sans oublier la soul/jazz. Je ne me limite pas à un seul style de musique.



Harpocrate

The sound of silence.



Ce jeune groupe aixois de métal progressif s'est illustré dans les Nuits T au Centre Culturel Tisot. Peinture au visage, les quatre musiciens nous font entrevoir à travers leurs compositions et leurs textes la complexité de la quête identitaire universelle. Retrouvez l'interview vidéo de Bapti et Marie, ainsi que leur interprétation pour Cité des Arts de leur morceau « Of immanence », sur notre chaîne YouTube.

Comment est née votre envie de vous lancer dans la musique et plus particulièrement dans le métal ?

Bapti : J'y pensais depuis longtemps. J'avais envie de faire sortir de ma chambre ce que je faisais sur ma guitare et avec le logiciel Guitar Pro, et de le faire avec des amis. Ce sont ces volontés qui ont fait naître Harpocrate. Le choix du métal est tombé sous le sens. C'est un amour de toujours. C'est aussi un excellent exutoire quand on aime jouer de la musique et qu'on a besoin de se défouler, tout en exprimant certaines choses.

Marie : C'est jouer presque au sens littéral du terme, au sens enfantin.

On ressent une virtuosité dans le jeu et la composition est-ce important pour vous ?

Bapti : On n'est pas uniquement là-dedans, il y a aussi des passages très simples. Mais le métal progressif a des codes. Parmi eux, il y a cette complexité technique et structurelle, que l'on peut trouver aussi ailleurs, dans certains morceaux de Genesis, ou King Crimson. C'est une histoire qui est racontée par tous ces mouvements, ces changements d'intensité, ces déstabilisations.

Marie : Ce n'est pas une virtuosité pour la virtuosité en elle-même, mais plutôt au service d'une émotion et de l'histoire racontée dans le morceau.

Pourquoi avoir choisi Harpocrate, le dieu Horus enfant, comme symbole du groupe ?

Bapti : Ce dieu a eu plusieurs symboliques, d'abord chez les égyptiens puis chez les grecs. Ce sont ces derniers qui lui ont attribué le statut de Dieu silencieux. Cette posture silencieuse et enfantine est une réponse aux questions du rapport à soi, aux choses, et à la vérité. Puisque que nous n'avons pas les réponses, le silence peut apparaître comme une alternative rassurante.

Marie : On essaie d'apporter certaines réponses. Au départ, à la façon de l'enfant. Puis, avec une prise de conscience progressive, plus de maturité, et un regard plus critique sur ces questions, tout en gardant cette identité d'enfant.

Pourquoi le choix de sortir un concept album pour votre premier opus ?

Marie : La figure d'Harpocrate nous permet de parler des concepts inhérents à cette figure. Inconsciemment, elle a guidé nos compositions et leur a donné une unité.

Bapti : Faire un album concept nous permet d'explorer toute la cosmogonie sous-jacente au projet. Présenter cet Harpocrate qui n'est plus réellement un dieu mais davantage cette conception du rapport aux choses, cette philosophie

de vie, et aussi de montrer un parcours.

Marie : Ça permet également de présenter le groupe, et de sortir dès le premier opus un album fort et lourd de sens.

Vous venez de lancer deux clips enregistrés au Centre Culturel Tisot...

Marie : D'autres arrivent bientôt. Nous avons une équipe très importante derrière nous, dont Pan Pot et Fovéa.

Bapti : L'équipe de Pan Pot nous a fait un montage scénique et un light show absolument colossal. Patrice et Céline Garcia ont eu un rôle important aussi dans la mise en scène et la réalisation. Pour la captation vidéo elle-même et le montage, Toufik de Fovéa a fait un travail de fou. Cela nous a permis de travailler l'image que l'on voulait renvoyer.

Comment s'est passée la collaboration avec Patrice Garcia pour l'art work ?

Bapti : Avec beaucoup de discussion, on s'est appelé beaucoup appelés, on s'est vus. Céline, sa femme, nous a aussi aidés à faire ressortir les symboliques sous-jacentes aux textes : l'enfant, la complexité identitaire à garder son âme et sa lucidité initiale. A force de propositions et de petite rectifications ça et là on est arrivé à l'art work final qui représente justement l'album et le groupe. Et le rendu est vraiment très beau.



Merci, Stan

A contre-courant.

PARENTAL ADVISORY : Ne lisez pas cette interview. Non, non. Allez la voir sur notre chaîne YouTube. Il est en effet très compliqué de retranscrire les propos de nos deux hurluberlus (!) Fanck Cascales et Vincent Hours, les deux moitiés de Merci, Stan. En tout cas, merci à eux pour leur vidéo hilarante, allez faire le Rien à faire challenge, et écoutez leur son sur Badcamp, ça vaut le détour.

Vous sortez un morceau inédit tous les samedis sur Bandcamp, Instagram et Facebook. Est-ce une réponse pertinente par rapport à la situation actuelle ?

Vincent : Je pense qu'on aurait dû faire un morceau tous les jours. Ça aurait été plus pertinent encore, vu que tous les jours se ressemblent. Mais avec l'éloignement, une semaine c'est bien. Ça nous laisse le temps de réfléchir. Là, je suis aux Seychelles. Je devais rentrer, pour que l'on travaille le set et que l'on peaufine les morceaux... Mais je suis coincé... Un petit empêchement.

Franck : Ce n'était vraiment pas prévu cette histoire. On devait sortir un nouvel EP début Mars. On a donc décidé de faire don de soi, de partager...

Vincent : C'est l'occasion de prendre les choses à contre-courant.

Vous avez aussi lancé le « Rien à faire challenge » !!!

Vincent : Ce challenge consiste à prendre le temps, tout ce temps, offert par la situation. Il suffit de prendre un téléphone, une caméra, et se filmer en début de confinement, puis au bout de six semaines, et voir l'évolution. C'est un challenge, qui dure le temps

d'un refrain.

C'est l'occasion de travailler à distance comme vous en avez l'habitude, mais aussi en collaboration avec d'autres artistes...

Vincent : On a l'habitude de travailler avec Marilou Dupin. Elle a une voix qui se marie très bien avec la tienne. C'est comme un mariage improbable entre la belle... et la bête !! (rires). Nous avons aussi fait un titre avec des jeunes enfants qui ont crié à tue-tête sur le morceau « Impulsé ».

Franck : On a aussi travaillé avec Bernard, que l'on pourrait appeler le souffleur de rêves. Nous avons aussi travaillé avec différents artistes plasticiens comme Nanick Guihodo, Sophie Autran, Nat Boffin, Tom Hours ou Gregori Viale. On a d'ailleurs craqué sur une de ses photos pour illustrer un de nos morceaux qui va bientôt sortir.

Ce moment particulier a fait ressortir d'autant plus l'aspect poétique de tes textes Franck...

Franck : Ça fait plus d'un mois que je vis dans mon garage. J'ai su garder mon self-control. Concernant le confinement, je n'avais pas envie d'écrire un morceau qui en parle directement.

Mais on retrouvait peut être déjà parfois dans mes textes ces notions, comme l'enfermement, ce qui peut être le cas dans ce « Rien à faire ». On s'ennuie, le temps passe inexorablement. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises personnes quoi (éclat de rires !) Je pense que j'ai su garder mon self control et toute ma tête (?). La situation m'a donnée des idées, des mots, que je n'avais pas vu venir.

Alors pour vous les artistes, ça ne change pas grand choses d'être confiné ? (rires)

Franck : Alors si ! Étonnamment, comme je travaille et je ne suis pas un fainéant, moi, j'ai découvert ma voix du matin. J'enregistre assez tôt, au chant du coq, enfin du chat, qui me réveille. Et c'est une ambiance très différente. C'est une atmosphère assez paisible... dans ce garage.

Vincent : Le confinement n'aura pas eu que des mauvais côtés !

Franck : Bah, comme dirait l'autre c'est après le match qu'on refait le match !

V & F : Longue vie à Cité des Arts, et à bientôt dans la Vraie Vie !
C'était Merci, Stan.

Freddy's

L'histoire des gens.



Le groupe punk rock, les Freddy's s'impose avec leur textes engagés et leur musique à faire danser n'importe qui. Josh, Gaëtan, JB, suivis de près par leur manager Fred, sont devenus petit à petit le groupe du coin à voir absolument ! Leur dernier album « L'histoire des gens » est disponible sur toutes les plateformes !

Comment sont nés les Freddy's ?

Josh : Cela concerne un peu moins JB, qui nous a rejoint il y a peu !!!

Gaëtan : Les Freddy's ont commencé à deux : Josh et moi. On faisait des covers acoustiques, lui au carron et moi à la guitare.

JB : C'était des hippies quoi !

G. : Ouais c'est ça ! On tournait dans les bars, les restos, on jouait dans la rue ! A cette époque le groupe n'avait pas vraiment de nom. On avait trouvé le nom « Gajo », avec les deux premières lettres de nos deux prénoms mais bon...

J. : C'était pas un carton quoi ! Un de nos potes, Gus, jouait de la guitare. Un soir de nouvel an, un peu éméchés, on lui a dit de se mettre à la basse, pour pouvoir jouer avec nous. On a continué les concerts, avec nos reprises... et toujours sans nom.

G. : Vient le moment où on se dit : « là il faut vraiment se trouver un nom ». Fred, notre manager, n'est pas sur scène avec nous, mais c'est lui qui fait tout le reste !

On a voulu lui rendre hommage, et on est devenu les Freddy's, avec « 's », à l'américaine quoi ! JB nous a rejoints à

la place de Gus après notre passage à Néoules en 2017.

C'est un peu le passage du rêve à la réalité...

G. : Nous avons fait une « animation » musicale pour les bénévoles du Festival de Néoules. Et là... David, le programmateur, nous demande de jouer pour le prochain festival.

J. : On répond « Oui, bien sûr ! »... Mais on n'avait pas de morceau !

G. : Alors on s'est bougé les fesses car le Festival de Néoules, pour nous, c'était plus qu'utopique.

Vous composez votre deuxième album. JB n'est pas avec vous. Comment alliez-vous le travail et les conditions du confinement ?

J. : On a toujours composé à deux. La basse de JB se greffe aux idées qu'on trouve. C'est Gaëtan qui a fait les parties de basse sur le premier album. Ça ne nous gêne pas pour trouver les idées de base. On peaufinera quand on sera tous les trois.

Qu'est ce qui fait la particularité de ce nouvel album ?

G. : On ne va pas spoiler les

surprises non plus ! (rires)

J. : Disons qu'on a atteint une nouvelle maturité musicale. L'album est encore en composition donc on ne sait pas encore tout. Mais c'est plus réfléchi. Pour le premier album, on avait une date butoir. Pour celui-ci, on a le temps de prendre de recul sur nos différents choix. Et encore plus avec le confinement.

Vous êtes donc fortement soutenus par les équipes du Festival de Néoules...

J. : C'est grâce à David que nous avons voulu donner une réelle identité au groupe. Il nous a tout de suite proposé de faire des dates, une réelle confiance s'est installée. On s'est pris d'affection pour l'équipe du Festival. Nous sommes aussi venus pendant cinq ans en tant que festivalier et connaissons la plupart des bénévoles.

G. : L'équipe a été un vrai soutien et un tremplin pour nous. Ils nous suivent sur les réseaux, partagent nos actualités. C'est une grande famille. On est super content de pouvoir faire l'ouverture des trente ans du festival.



Jack Troster

No plastico.

Nous avons eu le plaisir de les inviter pour la première édition des Nuits T au Centre Culturel Tisot. Jack nous détaille ses préoccupations pour la planète, et ces compositions actuelles, avant de pouvoir remonter sur scène ! Il a enregistré une version de son dernier morceau : « Un drôle de monde » spécialement pour cette édition, un grand merci !

Ton dernier morceau en date, que tu as joué en live sur France 3 d'ailleurs : Un drôle de monde, est composé au piano électrique, c'est une nouvelle approche de la composition pour toi ?

Il y a longtemps que j'ai ce piano, avec des sons vintage. J'ai toujours écrit des morceaux au piano, mais là, je les mets plus en avant. J'ai celui que je viens de jouer : « Un drôle de monde » et trois autres titres, que l'on inclura dans le prochain album. Cela fait longtemps que je joue les parties claviers sur les morceaux. Mais là sur scène, et dans l'album, le piano sera la partie centrale de certains titres, comme lors de ce direct sur France 3, juste avant le confinement.

Il parle d'écologie, c'est une de tes préoccupations fortes, cela prend d'autant plus de sens avec la période que nous vivons ?

C'est un morceau que j'avais écrit avant la pandémie. Il décrit l'espèce humaine et ses travers : le plastique,

la pollution... Je pratique beaucoup de sports aquatiques, j'ai passé mon enfance dans l'eau. C'était important pour moi d'écrire des titres sur l'écologie pour sensibiliser les gens afin que les océans et la planète aillent mieux. On a vu que la nature a pris le dessus ces derniers mois.

Justement, tu prévoyais un grand concert caritatif, à la Tour Royale, en collaboration avec la Mairie de Toulon, il va avoir lieu ?

On était bien avancé, on préparait le thème. C'est un beau lieu, qui peut accueillir six cents personnes. C'est important pour moi de faire une belle soirée sur l'écologie on l'a nommée No Plastico, ça va avec ce titre « Un drôle de monde ». On veut mettre en avant les associations, dont Sea Sheperd, mais aussi les associations toulonnaises autour de l'environnement. On espère pouvoir présenter cela au public et partager avec eux une soirée sur ce thème-là.

Tu as des dates prévues, dont un concert au Casino de Hyères en novembre...

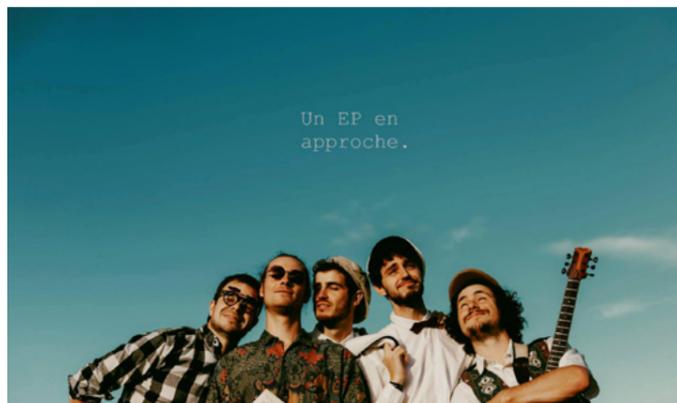
On avait pas mal de dates, on va voir si elles se concrétisent. Le 20 novembre, on est programmé dans la grande salle du Casino de Hyères, on vous y attend. C'est une soirée avec de belles surprises. Mais on ne sait vraiment pas ce qui va se passer d'ici-là.

Je crois qu'outre la série de nouveaux titres que tu es en train de composer pour le groupe tu as une collaboration avec le rappeur Bram, signé sur le label Telescopy, tout comme le groupe...

C'est un nouveau projet. J'aime bien écrire différents styles de musique. Là, je vais écrire la partie musique. Les rappeurs ont leur univers, dans lesquels leurs paroles sont importantes. Bram va donc écrire ses textes. C'est quelqu'un que je connais très bien, j'espère que ça va fonctionner.

Alambic

Premiers des derniers.



Initialement programmés au festival de notre partenaire Beligh Guezah, Couleurs Urbaines, nous avons hâte de les retrouver sur scène. Nous espérons pouvoir le faire très vite. Entre reggae, musique cubaine, blues et ska, les musiciens du groupe Alambic mettent en valeur des paroles drôles et décalées. Après un passage au festival de Néoules et une tournée au Kirghizistan et au Kazakhstan, ils sortent leur album « Le premier des derniers ». Miguel, le parolier et chanteur, y raconte ses peines, ses mauvais choix, ses rencontres formidables, ses voyages et ses galères.

Quel sens as-tu voulu donner à cet album en le nommant « Le premier des derniers » ?

Cet album c'est une photographie de notre vie. C'est l'histoire des loosers que nous sommes, notre vie à six. C'est une histoire d'amitié : on a formé le groupe Alambic il y a deux ans, l'album c'est le fruit de cette aventure.

On y aborde des thèmes qui peuvent sembler noir, comme l'infidélité, des voyages foireux où on dort à même le sol... mais on les prend justement avec notre décalage, notre humour pour sortir du drame social et en faire notre musique !

Comment composez-vous ?

Le principe, c'est de distiller les inspirations qu'on a sur le moment, tous les six, pour sortir ces morceaux de l'Alambic ! On a une manière de composer assez simple : j'écris les textes, on pose une base mélodique avec mon frère qui est le batteur, mais aussi un bon guitariste. Ensuite on se rejoint

tous les six et on travaille les morceaux en commun.

On écoute tous beaucoup de musiques avec des styles différents. Julien au clavier c'est le mec qui va apporter la touche cubaine et salsa. On a Damien, qui est super solide en reggae, en funk...

Les autres membres influencent-ils ton écriture ?

Oui, dans les aventures qu'on vit. Il apportent leur regards, il y a pas de langues de bois chez nous. Au début d'Alambic, j'ai écrit pas mal de chansons, il y en a beaucoup qui ont été avortées, parce qu'on voulait créer une ligne artistique cohérente et droite. Des fois, les paroles été trop extrêmes, je me laissais emporter un peu comme Didier Super (rires), et les autres n'hésitent pas à le dire et on en discute. Enfin, on est tellement ensemble tout le temps, les scènes de vie que je décris, c'est des trucs qu'on a vécu ensemble.

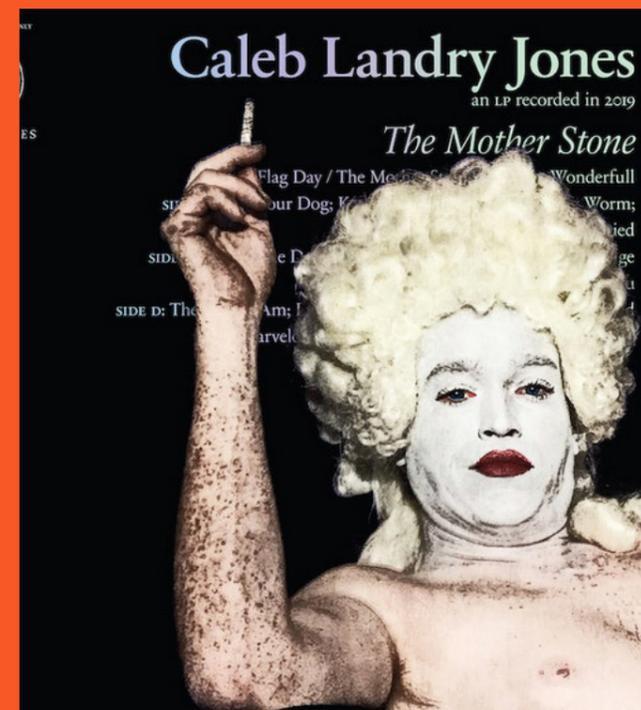
Comment s'est passé la tournée au Kirghizistan et au Kazakhstan ?

C'était la folie ! On est parti dix jours, on a booké trois dates. Avant de commencer les concerts on a fait un trek à cheval de deux jours dans les montagnes et dort dans des yourtes c'était incroyable. On été à trois milles mètres d'altitude, certains d'entre nous n'avaient jamais fait de cheval de leur vie. Puis, les concerts étaient incroyables, les salles étaient pleines, le public été très très chaud ! Ils n'ont pas l'habitude de voir des concerts « occidentaux », c'était un peu l'événement là bas. Il y avait une énergie incroyable. On a même eu une demande en mariage en plein live, et elle a dit oui ! Ce qui était fou, c'était le fait que les gens n'avaient aucune idée de ce que je racontais, tous nos morceaux sont francophones. C'est là qu'on voit que la musique est internationale, elle passe partout.

COUP DE COEUR

Musique

JUIN



Caleb Landry Jones

« The Mother Stone »

Quand tu attends si peu de choses des sorties musicales, surtout après une période de confinement où tu as bien déconnecté, et que tu tombes au détour de ta timeline Twitter que tu as mis des semaines à façonner, sur une telle pépite, alors tu sais que tu as là un ovni prêt à entrer dans tous les meilleurs classements de fin d'année. Quel peut-être le lien qui relie tout le bazar cité précédemment à Sean Cassidy aka le Hurlleur dans la franchise X Men ? Bingo, Caleb Landry Jones ! À trente ans le garçon que l'on connaissait pour quelques rôles au cinéma sort un album sidérant où errent parfois les fantômes d'illustres gloires ayant écrit l'histoire avant lui. Syd Barrett n'est

jamais loin. Un poil plus d'une heure intense, où trimballés dans tous les sens on en perd l'orientation pour se rendre compte que l'on vient déjà de passer la moitié de l'album. Bref, ils sont peu nombreux ces albums à écouter du début à la fin, si peu nombreux que lorsque l'on en tient un on le met au chaud, jusqu'à la fin de l'année avant de le sortir et de l'exposer en haut des meilleures listes ! Cerise sur le gâteau « The Mother Stone » sort chez Sacred Bones Records, là aussi, un gage de qualité ! Alors sans hésiter on vous conseille de ne pas trop attendre pour lancer la lecture...

Jérôme Nacci-Mesnier

PROGRAMMATION 2021

ESPACE
MALRAUX

Musiques Actuelles

MORCHEEBA • AARON • JOK'AIR
BENJAMIN BIOLAY • DANAKIL
KYLE EASTWOOD "CINEMATIC"
KIKESA X VSO • RK
FOUNDATION • MICHEL

WWW.ESPACE-MALRAUX.FR



SeeTICKETS



Musique
Juin 2020
Opéra de Toulon

Claude-Henri Bonnet

Je fais confiance au monde de la Culture.

South Pacific est la nouvelle création ambitieuse qui nous est réservée cette année par l'Opéra de Toulon. C'est sous la direction d'Olivier Bénézech que l'on redécouvrira ce chef d'oeuvre incontournable de Broadway des deux génies de la comédie musicale : Rodgers & Hammerstein. Jasmine Roy, qui a travaillé entre autres avec Michel Legrand

Comment avez-vous vécu cette période ?

J'ai beau être biologiste de formation, je ne m'y attendais pas du tout. C'était la période où devait se jouer South Pacific, notre grande création biannuelle. C'était cruel. Je n'avais pas mesuré l'ampleur de la crise. Il y avait des larmes parmi les artistes. Les étrangers sont partis, on a fermé la maison. Nous avons vu ces villes vides. La culture est un cas particulier, et général. Tout le monde a souffert de cette interruption brutale de la vie. Aujourd'hui, on sait un peu plus où on va. J'ai entendu beaucoup de verbosité, de mots inventés, de gargarismes prétentieux, alors que les grandes douleurs sont muettes. J'ai trouvé que c'était un comportement opportuniste, et vu beaucoup de donneurs de leçon affirmer que « nous on lave plus blanc »... Alors que nous sommes tous simplement dans un problème technique : comment fait-on pour reprendre le travail ? J'ai l'impression que tout est fait pour ne pas reprendre. En ce qui concerne la culture, sans faire de bêtises, tout le monde veut reprendre le plus vite possible. Il faut rassurer les gens qui ont peur, avancer. La Culture est la nourriture de l'esprit, on la mange par les yeux, les oreilles, la peau...

Nous sommes un élément de la vie. Nous avons bien sûr gardé au mieux le contact avec notre public. Notre service communication a donné accès à des archives, a réalisé des directs, a proposé les disques avec lesquels on avait obtenu des prix. Le quintette s'est remis en répétition, pour proposer des concerts gratuits au Foyer Campra, courant juillet. Bien sûr notre référent sécurité, Christophe Césarini, veillera au respect de toutes les recommandations sanitaires. Nos techniciens, nos artistes ont besoin de travailler ensemble, tout comme dans un sport collectif.

Comment va se dérouler la saison prochaine ?

On bâtit les saisons trois ans avant. Est-ce que les conditions seront réunies, pour effectuer la saison dans tous ses aspects : lyrisme, concerts, théâtre, ciné-concert, actions culturelles, festivals ? Le premier ballet commence mi-septembre. Nous espérons que le public pourra rentrer de manière cohérente. La salle a une jauge de mille trois cent places, avec la distanciation, nous pourrions en proposer quatre cent. On est très attentif à ce que l'on va nous dire, mais je suis optimiste. Dans tous les cas nous jouerons car nous sommes un service public. Les

recettes de billetterie ne couvrent que quinze pour cent du budget de l'Opéra. Si nous n'avions que la billetterie la place vaudrait trois-cent cinquante euros ! Nous sommes en train de travailler sur le report de South Pacific, peut être au printemps 22. Nous avons déjà beaucoup travaillé sur la comédie musicale de 22, elle sera peut-être reportée d'un an. C'est compliqué, notamment avec les partenaires TV, Mezzo, France 2...

Quelle est la situation des artistes ?

Dans la très grande majorité, les artistes ont été payés, l'intermittence est prolongée. Les affaires reprennent à la rentrée. Si ça continue comme ça, on aura simplement vécu un mauvais moment, un peu comme une guerre, même si je n'aimais pas la formule du Président, qui faisait beaucoup d'effets de manches. Après la guerre, avec le Plan Marshall, on avait tout remboursé en cinq ans, alors qu'à la base on prenait Marshall pour un fou, un dictateur. L'Homme est un bel animal, il n'a pas dit son dernier mot. Je suis content que pour une grande majorité, ça se termine bien, car le maximum a été fait. Ce qui me fait le plus de peine n'est pas la Culture, mais les plans sociaux. Que faire ? Je ne suis pas économiste

Sylvain Besse

L'échange entre public et artistes est capital.



Pour son nouveau spectacle, Stéphanie a choisi un sujet qu'elle connaît de près : la femme. Mais, à l'encontre de la tendance actuelle, elle a souhaité parler des femmes puissantes, avec l'aide du musicien Benoît Olive. Poésie, musique jouée sur scène, chorégraphie, cette oeuvre originale, hybride et intense, vient interpeller le spectateur.

Quels ont été les impacts du Covid 19 sur Tandem ?

Déjà, nous sommes tous en bonne santé, ce qui est important. L'annonce est tombée alors que nous avions quatre concerts prévus pour le week-end, dont Ultra Vomit qui devait se produire à l'Omega Live. Ils étaient avec nous lorsque les concerts de plus de cent personnes ont été annulés, ils ont décidé de se filmer et de diffuser la session sur les réseaux sociaux, il y a eu des centaines de milliers de vues. Toutes nos dates ont été reportées à cet automne, dont notre festival Faveurs de Printemps. Nous avons donc eu du travail d'administration et de gestion. Nous avons décidé de payer les intermittents et artistes des concerts que nous ne pouvions pas annuler. Quant à nos actions culturelles avec l'éducation nationale, elles ont été annulées. C'était difficile, nous avons vu nos collègues des festivals annuler les uns après les autres, alors que nous sommes dans un pays où la vie sociale autour de la musique est très développée. On a été sans arrêt ballotés par les annonces gouvernementales : nous pensions pouvoir faire de petits festivals ou la fête de la musique, puis non à cause

des mesures de distanciation. Un spectateur tous les quatre sièges, ce n'est pas possible économiquement. Nous espérons que le virus disparaisse très vite pour reprendre nos activités normalement en septembre.

Quel a été l'impact sur les artistes ?

Certains ont fait des showcases sur le net pour continuer à exister et garder un lien avec le public, positiver, travailler. Certains ont réussi à composer, d'autres n'étaient plus créatifs à cause du stress de la situation. Pour les intermittents, il y avait un stress important concernant leurs cachets de l'été. Puis il y a eu l'annonce de l'extension d'un an des indemnités. Mais une grande partie des cachets de l'été ne leur seront pas versés.

Comment se déroulera la prochaine saison ?

Le festival Faveurs de printemps est reporté au dernier week-end d'octobre. Nous ne savons pas comment va réagir le public, surtout les personnages impactés économiquement, même si nos tarifs sont raisonnables. Malgré tout, beaucoup attendent de pouvoir retrouver une vie sociale normale. Dès la mi-mars, nous avons bien avancé sur les reports de dates

chez nos partenaires les théâtres de Draguignan, La Garde, Hyères, Saint-Maximin et le Liberté de Toulon. La saison comptera des propositions fortes. Nous espérons que le virus ne reviendra pas, et partons du principe que dès la rentrée, toujours en faisant attention, nous pourrions utiliser tous les sièges, comme c'est le cas dans les transports.

Penses-tu que ce moment aura changé les habitudes ?

Tout dépendra de l'évolution du virus : s'il y en a un tous les ans, il faudra s'adapter. De ce que je vois de l'être humain, il y a eu des prises de conscience vis à vis de la surconsommation et la mise en valeur de la biodiversité. Mais je ne sais pas si ça va changer sur le long terme, on retrouve déjà des masques par terre, la population semble être impatiente de reprendre ses vieilles habitudes... Peut-être que les gens ont compris le besoin de vivre ensemble, mais ce n'est pas totalement dans la nature humaine, il faut y travailler. En étant confiné, les gens ont peut-être aussi réalisé qu'il est important de vivre l'art en direct, que l'échange entre l'artiste et le public est capital.



Alexandre Telliez-Moreni

De nouveaux modes de promotion et diffusion.

Nouvelle année, nouvelles résolutions. Et si nous aidions plus notre prochain ? Vous avez l'occasion, grâce aux Restos du Coeur de la Seyne, de le faire en vous divertissant : allez donc au concert caritatif qu'ils organisent le 26 janvier, avec plus de trente artistes présents.

Comment as-tu vécu cette situation ?

Les premières conséquences directes sont les annulations de mars à septembre. Nous ne sommes pas producteurs de spectacles mais nous étions coorganisateur sur certains événements, nous avons subi quelques pertes. L'impact financier le plus important est dû aux annulations de mes concerts, sous le nom « Hell Botcho » car l'argent gagné est réinvesti dans la trésorerie du label. Au cœur de l'activité du label : les ventes de disque ont fortement baissé, vu que tous les points de vente ont fermé, et notre distributeur était au chômage technique donc il était impossible de maintenir le calendrier des sorties de disques. Tout le monde de la musique est presque à l'arrêt, et tous ceux qui y travaillent. Avant l'été, nous devions sortir les disques de The Crumble Factory et d'HifiKlub + Roddy Bottum, c'est reporté en septembre. J'avais également un projet documentaire sur Lune Apache « Varlififornia Dreamin' » que l'on devait tourner en mai. Là, on a reporté d'un an. Ça parlera du groupe Lune Apache, qui part à la recherche de la Californie dans le Var, c'est une autre façon de redécouvrir notre paysage territorial à travers les fantasmes du groupe.

Quel sera l'impact sur le milieu de la musique selon toi ?

Je suis inquiet de savoir ce que nous réserve l'avenir. Beaucoup n'ont eu aucun revenu sur un laps de temps énorme, notamment les artistes. Les miens ont souvent un travail à côté mais ce n'est pas le cas de tous les artistes bien sûr. Les distributeurs de disques se battent pour survivre même s'ils arrivent à mobiliser quelques aides. Je ne suis en général pas très doué pour les prévisions, mais là, j'ai tout de suite compris que la situation allait être grave : toute une économie a été mise en quarantaine. Personnellement, j'ai trouvé la décision trop extrême, on a réagi avec des outils moyenâgeux. Et quand je vois tout le monde reprend ses habitudes aussi vite, je me demande à quoi ça a bien pu servir. Notre secteur était déjà en crise avant cela, et le spectacle était la dernière source de revenu des artistes. Pour certains ce sont six mois de tournées qui ont été annulées, comment vont-ils rebondir ? Je ne comprends pas la façon dont le Président s'est adressé au monde de la culture, avec mépris, car on est dans un domaine récréatif. Alors, nous, en tant que petit label indépendant, nous sommes tout en bas de la chaîne.

Comment vois-tu l'après COVID19 ?

Je m'étais interrogé sur les modèles de production et de distribution de disques avant le confinement. Cette crise-là était déjà engagée. La distribution classique de disque ne reviendra pas à la normale donc je réfléchis à d'autres moyens de promotion et de diffusion. Nous engagerons moins de projets sur le modèle classique, avec une sortie d'album physique. Le format clip m'intéresse beaucoup et à travers le label, j'apporte de cette façon une touche de direction artistique. Nous privilégierons peut-être les oneshot, dans des formats différents. De quoi le public aura-t-il envie ? Je suis incapable de le dire aujourd'hui. C'était déjà difficile de l'intéresser les gens car l'offre musicale est très importante. Quant au Livestream, c'était une réponse d'urgence, mais, comme toutes les réponses d'urgence, c'est marrant la première semaine puis on voit vite les limites. Les lives à la maison et les concerts à emporter existaient déjà et ils continueront, mais pour moi, ça restera anecdotique.

Damien Strozyk

Accompagner les artistes.



Nouvelle année, nouvelles résolutions. Et si nous aidions plus notre prochain ? Vous avez l'occasion, grâce aux Restos du Coeur de la Seyne, de le faire en vous divertissant : allez donc au concert caritatif qu'ils organisent le 26 janvier, avec plus de trente artistes présents.

Quelles sont les activités d'Otaké Production ?

Nous avons trois pôles. Tout d'abord, la production de spectacles de musiques actuelles. Nous créons et vendons les spectacles de nos artistes sur tout le territoire francophone. Puis, un label de production phonographique. Nous finançons des résidences pour nos artistes, avec une étape de création musicale, puis une mise en condition réelle. Nous finançons l'enregistrement des disques et devenons propriétaires du master. Enfin, un pôle d'édition musicale, où nous sommes dans l'aide à la création, la gestion administrative des droits, l'achat de matériel musical et l'aide à la promotion des artistes. Otaké se consacre avant tout aux musiques urbaines, Reggae, Dancehall, Afro mais nous sommes ouvert à tout. Nous avons produit les lives de Seth Gekko, Neg'marrons, Daddy Mory, KT-Gorik et Swift Guad, les derniers albums de Davodka, KT-Gorik et Alambic. Nous éditons les projets que nous produisons et aussi des projets coup de cœur comme celui du beatmaker Adviser. C'est un artiste urbain majeur en Mauritanie, dans la communauté Peule, qui compte plus de quarante millions de personnes. Il a un très gros potentiel pour la scène internationale !

Quelles sont, pour vous, les conséquences du Covid-19 ?

Nous avons dû annuler ou reporter soixante-dix dates. Nous avons fait des résidences pour les spectacles de Neg'marrons, Seth Gekko, KT Gorik, Swift, qui ont dû être annulés. En 2021, il y aura une surabondance d'offres de concerts, car tous les artistes de 2020 vont tourner, et, nous pensons, un peu moins de demandes, ça annonce donc une période très compliquée. Nous avons des projets comme l'enregistrement pour le rappeur marseillais « Troisième Œil » qui ont pris deux mois de retard. Quant à la production phonographique, des études faites sur le streaming durant le confinement montrent que seuls les streams d'artistes connus ont augmenté, tous les autres ont diminué, le public n'a pas cherché à découvrir de nouveaux talents. C'est dû au fait que la musique était écoutée plus en famille. Pour l'album « Akwaba » de KT Gorik, nous avons sorti le 15 mai uniquement la version digitale, et la version physique le 5 juin. Nous savons déjà qu'il y aura un effet négatif sur les ventes. Nous avons essayé d'innover en proposant des concerts en livestream, dont celui de KT Gorik. En général, pour faire la promotion des artistes, c'était très compliqué, ne serait-ce que pour contacter les médias. Adviser, lui devait faire sa première tournée

française, avec une résidence dans le cadre de Couleurs Urbaines et une date pour les Nuits T au Centre Culturel Tisot. Tout est repoussé à l'année prochaine ! Les artistes sont les premiers impactés.

Comment gérez-vous la situation pour vos artistes ?

Nous travaillons beaucoup avec des artistes étrangers qui, eux, ne bénéficient pas du statut d'intermittent, comme en France. Les répercussions sont financières et morales : KT Gorik, par exemple, ça a travaillé deux ans sur un album très personnel qu'elle avait hâte de montrer sur scène, elle est très déçue. Je pense que pour les jeunes ça ne va rien changer, ils auront toujours envie d'aller voir des concerts et de sortir. Les concerts Livestream c'est sympa, mais ça ne vaut pas un vrai concert. Mais je me pose tout de même des questions. Dans nos pays occidentaux, il se peut qu'économiquement parlant, le public veuille de moins en moins sortir, et moins il y aura de concerts plus ça deviendra difficile d'en proposer. Est-ce que ce confinement ne présage pas de notre avenir ? Pour nous, français, il y a quand même un soutien politique, à travers les SMAC notamment, qui sont financées pour soutenir la création et la diffusion de musique.

Beligh Guezah

Des concerts pour le public.



Il faut reporter le festival Couleurs Urbaines au printemps 2021 ? Qu'à cela ne tienne, Beligh crée un festival d'hiver. Car évidemment, ce passionné ne pouvait pas se passer de live pendant aussi longtemps. Autre bonne nouvelle, la soirée que nous devons organiser ensemble dans le cadre des Nuits T pourrait avoir lieu prochainement, à suivre.

Comment s'est passée cette période pour toi ?

Le confinement nous a donné l'occasion de nous renouveler ! Nous avons pris du recul sur toutes ces années d'organisation d'évènement et sommes sûrs d'une chose : nous ne voulons pas arrêter ! Au départ, je voulais reporter Couleurs Urbaines à la fin de l'été mais les annonces gouvernementales étaient de pire en pire, donc nous reportons à 2021. Nous serons les derniers à rouvrir nos structures, mais l'espoir est déjà plus présent qu'il y a quelques semaines. Le festival est reporté à l'année prochaine et nous construisons d'autres propositions pour la saison à venir. C'est bientôt la Fête de la Musique, nous programmons une soirée locale avec des artistes que l'on a repérés, sur une base de DJ sets et de concerts acoustiques. L'ouverture de Couleurs Urbaines était prévue pendant les Nuits T au Centre Culturel Tisot en partenariat avec Radio Active et Cité des Arts. Nous pensons refaire cette date, mais à la rentrée. Le public me manque beaucoup. J'ai donc décidé de créer un festival Couleurs Urbaines version hiver. Nous mettrons en place une programmation dans les salles

de la Métropole qui nous ont déjà accueillis : Tisot, les Lices, le Port des Créateurs... J'ai bon espoir que tout ça soit bientôt fini et qu'il n'y ait plus toutes ces contraintes pour reprendre en force à la rentrée ! Concernant Couleurs Urbaines, il y aura quatre jours aux Chapiteaux de la Mer, au lieu de trois, du 27 au 30 mai. En outre, deux soirées seront prévues à Toulon, au Port des Créateurs et à la Tour Royale. La programmation sera presque identique, seul un ou deux groupes ne pourront pas venir à cause des dates de leur tournée mais il y aura de nouveaux groupes, dont une belle surprise ! Point positif, le confinement m'a permis de faire de belles trouvailles musicales, et j'ai hâte d'aller voir si ce sont de bons groupes de scène pour pouvoir les programmer.

Quelles réactions a eu le public face à l'annulation ?

C'est ce qui me donne envie de continuer, ils nous ont beaucoup soutenu ! Les demandes de remboursement n'ont pas atteint la moitié. Beaucoup gardent leur billet pour l'année prochaine ou nous ont laissé la somme pour soutenir l'association. C'est le public qui fait fonctionner le festival. Un

grand merci à tous ! Ce soutien est vital, c'est ce qui nous tient car tout ce que l'on fait n'aurait pas de sens si le public n'était pas au rendez-vous.

Et du côté des artistes ?

La plupart ont répondu présents, ils seront là. Il y a une grande solidarité également avec les tourneurs !

Comment vois-tu l'avenir ?

La plus grosse crainte dans notre secteur est que le public change d'habitudes. C'est pour cela qu'il faut rapidement réouvrir les salles de spectacle. Notre métier, ce n'est pas la distanciation sociale, c'est au contraire communier ensemble. Je remarque déjà un changement et il n'est pas positif. C'est pour cela que l'on doit se renouveler et nous cherchons encore la bonne manière de le faire. Nos idées iront dans le sens d'un public physique et non à la maison. Sans public, j'arrête le métier demain. Déjà, nous avons la chance d'être dans un environnement de travail favorable au Port des Créateurs, au contact d'autres structures.

COUP DE COEUR

Musique

JUILLET



Muzz

« Muzz »

À la croisée de plusieurs chemins on se pose souvent des questions. On cherche une direction parfois, sans trop savoir, sans boussole, en s'en remettant à l'expérience. Muzz c'est un peu ça. Un carrefour où se sont retrouvés Paul Banks, Matt Barrick et Josh Kaufman respectivement issus d'Interpol, The Walkmen et The National. Niveau pédigrée on ne demandera pas le certificat. Amateur de musique énervée passe ton chemin, ou alors pour une fois prends le temps de te poser à l'écoute d'un album ciselé avec délicatesse et humilité aux arrangements d'une rare beauté et d'une simplicité qui en fait un modèle du genre. Si « Red western sky » sonne comme un zénith pour certains, la batterie

y œuvrant à merveille, nous ne saurions trop vous conseiller également « Summer love » que vous pouvez retrouver dans la playlist d'Active. Je ne suis pas musicien et je parle très mal de ce qui est technique, ça ne m'intéresse pas qui plus est mais, mais... cet album distille quelques émotions assez rares en ces temps plutôt médiocres, des émotions qui rappellent le travail d'un artiste local que l'on aime bien également, At Dawn We Are Kings... ça tombe bien lui aussi est joué régulièrement dans la playlist de la radio. Allez, bon début d'été à tous et rdv le mois prochain on essaiera de trouver quelque chose à se mettre sous la dent... enfin dans les oreilles plutôt.

Jérôme Nacci-Mesnier



Musique

Juillet 2020

Nouvel album

« Akwaba »

KT Gorique

Bienvenue chez elle.

KT Gorique est l'une des artistes produites par le label toulonnais de musique urbaine Otaké Productions. Son nouvel album est très personnel. Elle y explore ses racines, y dévoile ses préoccupations. Métisse, elle crée un son hybride qui lui colle à la peau., et invite sur l'album et sur sa chaîne YouTube des artistes qu'elle aime.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de devenir rappeuse ?

Le rap est venu naturellement à moi. J'ai commencé la danse enfant, dans différents styles, et vers onze ans le hip hop. Parallèlement, à huit ans, j'écrivais des rimes, parce que je trouvais que c'était cool que les mots sonnent pareil. Vers douze ans, j'ai eu un déclic, j'ai commencé à essayer de mettre mes rimes sur les morceaux sur lesquels je dansais.

Tu as donné un nom à ton style : Future Roots, qu'est-ce qui en fait un style différent selon toi ?

Mon idée, artistiquement, est de créer un son hybride avec tous les styles que j'aime et plusieurs époques : les racines du hip hop, la musique africaine, le reggae, et même le rock. Je veux que le résultat soit très moderne, futuriste, dans le sens inattendu, singulier. Tout l'aspect visuel est également futuriste et cinématographique : la peinture sur le visage, les costumes, les clips dans un monde apocalyptique. Je suis très fan de science-fiction et je trouve que c'est une manière très belle de passer des messages d'une façon qui fait rêver.

Akwaba veut dire « Bienvenue » en Baoulé. C'est un album très personnel...

Je suis née en Côte d'Ivoire, et j'en suis partie à l'âge de onze ans. J'y suis retournée seize ans après, en 2018. J'ai retrouvé mes racines, mon identité. C'était difficile d'être séparée de ma famille aussi longtemps. Ça m'a remis les chakras en place, m'a permis de me retrouver. L'idée de l'album vient de là : qu'est-ce qui fait la personne que je suis ? C'est notamment être métisse, et avoir été élevée par ma mère. Je suis vraiment allée au bout de cette idée en trouvant un son métissé. Chaque partie est comme une pièce de puzzle d'une grande fresque. J'ai voulu dans les clips un côté cinématographique, un même personnage qui évolue dans un autre monde. Il y a des chapitres avec des titres qui correspondent au message général. Ce sont des choses simples mais percutantes. C'est un peu comme une série mais sous forme de clips.

Tu as plusieurs featuring dans cet album, dont Taïro, que t'a-t-il apporté ?

Pour moi, c'est incroyable qu'il soit sur l'album. Dans certains morceaux, comme « Life », je chante beaucoup. Taïro est un chanteur incroyable avec une excellente technique, il

m'a guidée pour travailler mes techniques de chant. Je ne pensais pas qu'il allait poser sa voix sur un morceau. Il était là quand j'ai enregistré « Pensée », je lui ai demandé, et il a tout de suite accepté. Je respecte beaucoup son parcours. Entre certaines chansons tu as inclus des interludes humoristiques, avec Shirley Soignon, c'est une démarche peu commune... J'ai un style très brut, et pour moi l'humour est une manière très forte de faire passer un message, d'amener un souffle à travers l'album, un fil conducteur. Quand j'étais ado, j'avais adoré l'album « The Miseducation of Lauryn Hill », où elle avait inclus des interludes aussi : ça m'avait permis de comprendre le cheminement de l'album. Avec Shirley, on est amies depuis plusieurs années, et elle a apporté cette touche d'humour que je souhaitais.

Comment se passe l'écriture d'un morceau ?

J'écris par rapport à la musique, je compose une instru, ou on me l'envoie, et le déclic se fait ou pas. J'ai un mot, une phrase, une mélodie, un flow, ça vient naturellement. Parfois je trouve qu'une instru est incroyable, mais elle ne m'inspire rien.

David Anne

Le festival de Néoules dans l'incertitude.



A l'heure actuelle, le Festival de Néoules est le dernier festival régional à ne pas être annulé. Nous avons rencontré David, son programmateur, qui nous détaille la situation schizophrénique dans laquelle le festival se trouve. N'oubliez pas de lire le hors-série que nous lui avons consacré sur notre site internet.

Sais-tu si vous pourrez maintenir le Festival malgré la crise sanitaire ?

Nous travaillons sur un report en 2021 mais le cadre juridique actuel ne nous permet pas d'annuler. La mairie de Néoules ne souhaite pas que l'on organise le festival mais le préfet ne peut pas l'interdire, car la jauge est de moins de cinq mille personnes. Dans le même temps, le public souhaite que l'évènement ait lieu. Nous attendons les annonces du 22 juin : s'il n'y a plus de mesures de distanciation sociale, le festival sera maintenu. Dans le cas d'un report, nous pensons demander aux artistes de nous envoyer des vidéos de sessions musicales, auxquelles nous ajouterions des interviews de nos partenaires et prestataires. Tout cela sera diffusé sur internet, les jours où le festival aurait dû avoir lieu.

Que se passe-t-il pour ceux qui ont déjà un billet en cas de report ?

Plusieurs possibilités : tout d'abord, le remboursement et nous prenons les frais en charge. Vous pouvez aussi garder votre billet pour 2021. Enfin vous pouvez faire un don, du montant total ou partiel de votre billet afin de soutenir notre association, qui, je le rappelle, compte

uniquement des bénévoles.

Quelle est la situation des festivals aujourd'hui ?

Pour certains, c'est une catastrophe. Parmi les artistes, tourneurs ou producteurs, tous ne sont pas intermittents, et ont des charges à payer. Je suis également inquiet pour les prestataires de scène, qui sont souvent de petites structures, et ont perdu tous leurs contrats de mars à août. Le nôtre compte sur nous pour sauver sa saison, d'autant que toute l'année, il fait nos autres dates à prix coûtant et se rattrape l'été... Idem pour notre fournisseur de fruits et légumes qui plante exprès pour nous... D'autre part, la situation est assez incohérente. Avec une personne par mètre carré, vous n'équilibrez pas le budget, sachant qu'un festival, en moyenne, est rentable à partir de quatre-vingt pour cent de remplissage. Nos politiques ne connaissent pas bien le fonctionnement du secteur des festivals. Nous ne nous sentons pas soutenus. Individuellement, étant bénévoles, nous ne recevons pas d'aide non plus, alors que notre festival fait vivre beaucoup de monde. Concrètement, en cas d'annulation sans cadre juridique suffisant, nous pourrions avoir cent mille euros de frais, et une aide

de l'état de mille cinq-cent euros. Mon impression est que nous ne sommes pas pris au sérieux, que nous sommes considérés comme des beatniks, alors que l'organisation d'un festival est un travail phénoménal, et que notre secteur est très professionnel. Nous sommes beaucoup moins soutenus que d'autres secteurs d'activité, alors que, par exemple, le secteur culturel emploie plus de personnes, et réalise plus de chiffre d'affaires que celui de l'automobile.

Comment vois-tu l'après-crise ?

Cela dépend un peu du comportement de la maladie. Si c'est saisonnier, cela va être compliqué. J'ai peur qu'une fois de plus uniquement les grandes structures s'en sortent, et que l'on ait de moins en moins de choix, avec quelques entreprises qui dirigent tout le secteur. A notre niveau nous travaillons avec beaucoup d'indépendants, et nous sentons de la solidarité. De nombreux artistes ne nous attaqueraient pas, même si nous annulions sans cadre juridique. De notre côté si nous maintenons, les artistes auront le choix de se produire ou non.



Groupe local de Jazzamuffin, terme qu'ils ont eux-mêmes inventé, Zigzaya est composé de musiciens émérites et passionnés. Et surtout passionnés d'ambiance ! Ils n'ont pas leur pareil pour faire bouger les foules, et vous le prouveront le 10 juillet lors du concert à Bières du Monde.

Alors le Jazzamuffin c'est quoi ?

C'est un mélange de jazz et de raggamuffin, une branche du reggae. C'est un néologisme que l'on a inventé. Nous mélangeons du reggae dancehall, très dansant, ludique et populaire, avec du swing et jazz, des années 20 aux années 70, moins le jazz moderne, be bop et hard bop. Les chanteurs de reggae dancehall des années 70 utilisaient déjà le terme swing-a-ling pour désigner quelque chose d'approchant. Dans le reggae on est proche des chanteurs classiques : Dennis Brown ou Grégory Isaac et des DJs : Shaggy, Shabba Ranks, Capleton, qui sont des ambassadeurs. Dans le jazz, on voyage autour de Louis Prima, Louis Armstrong, tout en faisant des incursions dans la Soul : Cab Calloway, Ottis Reding. On fait des reprises, que l'on réadapte, et des compos.

Vous avez tous une longue expérience, comment s'est formé le groupe ?

J'ai rencontré Frédéric Laugier, le guitariste, en 2018, et l'autre chanteur, Aweedoo est quelqu'un avec qui je chante depuis très longtemps dans des Sound Systems reggae. Le bassiste est issu de l'afro-funk, et natif d'Afrique, il nous apporte une

richesse et beaucoup d'assise, la basse étant très importante dans notre musique. C'est donc une rencontre humaine et musicale. Nous avons ensuite intégré Pierre-Marie à la batterie, et Gilles « Neguse » au piano, qui enrichit notre musique d'incursions techniques dans un jazz plus élaboré, grâce à ses solos notamment.

Parle-nous du concert de Bières du Monde, à quoi peut s'attendre le public ?

A beaucoup d'ambiance, et ils peuvent le vérifier sur notre page Facebook. Ils sont assurés de danser, de jumper, de winer. Ils entendront à la fois des morceaux qui vont leur rappeler beaucoup de souvenirs, des reprises cuisinées à la sauce Jazzamuffin, très pimentées, et des compo dancehall reggae. Nous faisons une musique très ludique, c'est une véritable detox : tout le monde transpire, tout le monde donne de sa personne !

Vous êtes en train de composer un album...

Ce sera un six titres, et on a en déjà enregistré quatre dont trois compos. On est en train de composer, de rajouter de nouveaux morceaux, et on va finaliser ça d'ici la rentrée pour

enregistrer avant Noël. On est en studio avec Tandem d'ailleurs, qui nous aide sur la production.

Que penses-tu de la scène reggae locale ?

Elle est magnifiquement dense, surtout par rapport à ce que l'on a connu. A l'époque il y avait Poupa Claudio et DJ Kafra, c'est tout. Aujourd'hui on a du roots, du dancehall, de l'electrodub, avec des collectifs comme Dub Diffusion, Method Mc, Ghost Rider.. On a d'ailleurs travaillé avec le père de ce dernier, Pupa Orsay. Ça fait plaisir de voir la qualité et la profusion de styles et de se retrouver au milieu de tous ces talents, qui ont des racines communes et de vraies singularités. On a pensé pendant longtemps que le reggae resterait underground, et maintenant c'est très populaire. C'est ce que l'on veut faire avec Zigzaya : le reggae est une musique qui vient du cœur et qui va au cœur, et qui est faite pour tout le monde. C'est comme cela que l'on imagine le show, avec beaucoup de force, pour amener de l'amour aux gens. « Il est grand temps de rallumer les étoiles » comme disait Apollinaire.

Zigzaya

Rallumer les étoiles.

Vincent Peirani

Un accordéon au service de la musique.



L'accordéoniste Vincent Peirani, dans son nouveau projet «Jokers», se produit en trio avec ses complices Federico Casagrande, à la guitare, et Ziv Ravitz à la batterie. Un projet où ils brouillent les pistes et qu'ils nous dévoileront au crépuscule dans le superbe écrin de nature et de culture qu'est Châteauvallon Scène Nationale.

Pourquoi avoir choisi l'accordéon comme instrument ?

J'ai toujours voulu faire de la musique. Au départ, je voulais faire de la batterie mais mon père m'a imposé l'accordéon car il adorait cet instrument. Je n'étais pas motivé du tout, je pleurais pour arrêter. Puis je m'y suis habitué. Pendant deux ou trois ans, j'ai découvert le répertoire classique et un nouveau monde s'est ouvert à mes oreilles. Mon père a été malin : il m'a appris que l'on pouvait jouer du classique à l'accordéon et m'a emmené voir celui qui est devenu mon professeur. Il possédait un accordéon immense... Il m'a joué du Bach et du Mendelssohn. Ce qui en sortait me faisait penser à tout sauf à de l'accordéon. Ma curiosité était attisée et je me suis finalement passionné pour cet instrument. La musique m'a toujours habité. Inconsciemment, je suis passé de vingt minutes de répétition par jour à cinq heures. C'est comme cela que j'en ai fait ma profession.

Votre nouveau projet s'intitule « Jokers », pourquoi ce nom ?

Le joker, dans un jeu de cartes classique, permet de remplacer une autre carte. Nous sommes un trio au sein duquel chacun de nous peut prendre la place de l'autre. Le guitariste est

hybride : deux cordes pour jouer la basse et quatre cordes pour la guitare électrique, il se dédouble lui-même. Nos trois individualités se multiplient et s'échangent. Il y a eu également un phénomène « Joker » avec le film du même nom, qui est très ambigu également, et ça a donné encore plus de sens à ce projet.

Vous jouez de nombreux styles musicaux, pour quelle raison ?

Je suis originaire de Nice. On ne joue pas d'accordéon là-bas. Beaucoup de personnes me regardent de travers (rires). J'ai grandi avec Nirvana, Led Zep, Deep Purple, Jimi Hendrix. Avec mon instrument, je pensais ne jamais pouvoir jouer cette musique. Finalement je me suis lancé, et j'ai commencé à jouer du Deep Purple, du Rage against the machine... Je jouais par dessus le disque, j'adorais ! C'est par cet instrument que je souhaite m'exprimer et non par un style précis. J'ai aussi fait de nombreuses rencontres qui m'ont permis de toucher à tout : flamenco, hip-hop, électro. J'ai même eu un groupe de trash metal, nous faisons beaucoup de bruit ! En tant que musiciens pour trouver sa voie il faut essayer sur plusieurs chemins.

Vous avez composé pour le film « Barbara » de Matthieu Amalric, c'est un exercice difficile ?

Ce qui est intéressant c'est le rapport à l'image. On pense que cela va nous aider, mais parfois les réalisateurs se retrouvent avec une musique qui exprime le contraire de ce qui se déroule à l'écran. J'avais un petit rôle dans le film, j'étais donc très impliqué, et avais bien intégré l'histoire. Le rapport à l'image est grisant. On doit en même temps être au service de la musique et de l'image, l'équilibre est très fin, et le rendu peut parfois nous surprendre.

Qu'allez-vous proposer à Châteauvallon ?

C'est du jazz, mais le jazz est devenu une grande famille, avec de nombreuses influences différentes. Je faisais écouter un extrait de « Jokers » à un ami et il m'a dit : c'est du jazz ça ? D'autant plus qu'il existe plusieurs styles de jazz. Nous avons des influences très diverses : on va passer d'une chanson traditionnelle italienne à un morceau de Jeff Buckley. On prend les gens par la main, mais ils se dirigent eux-mêmes avec nous. Il y a beaucoup de couleurs, de sons, d'ambiances différentes, qui nous ressemblent. J'ai un parcours éclectique et j'aime le retranscrire dans les concerts.

Quatuor Modigliani

Schubert à la Tour Royale.



La réputation du quatuor à cordes Modigliani n'est plus à faire. Connus à travers le monde pour leur musique pleine de légèreté, d'élégance et de finesse malgré la complexité des oeuvres, ils sont les directeurs artistiques des Rencontres Musicales d'Evian et depuis peu, les directeurs artistiques du Concours International de Quatuors à Cordes de Bordeaux. Nous les retrouverons à la Tour Royale ce 10 août, dans le cadre du Festival de Musique de Toulon.

Votre dernier album « L'Octuor » de Schubert, dans ses rythmes et tonalités est assez différent de « Portraits », celui de 2019....

Il est différent mais avec quelques similitudes. « Portraits » est un éventail de petites pièces de tous styles et époques confondus. Ce sont des musiques de chambre connues et moins connues, pour le plaisir de faire découvrir et de partager la musique ensemble. « L'Octuor » de Schubert est une œuvre de dimension gigantesque : elle dure une heure, tient sur un disque et les compositions pour octuor sont très rares dans l'histoire de la musique. La ressemblance entre ces deux disques réside dans le fait que l'Octuor a été réalisé pour être joué avec des amis comme lors des « Schubertiades », des soirées durant lesquelles nous lisons des poèmes, mangeons, buvons et jouons de la musique. Il y a un cor, une clarinette, un basson et une contrebasse qui s'ajoutent à notre quatuor à cordes, c'est ce qui amène cet éclairage différent. Cette œuvre possède une identité propre mais contient six mouvements

avec chacun leur propre atmosphère, comme cette mélancolie plus prononcée dans le deuxième mouvement, notamment avec le thème à la clarinette, ou cette mélodie plus forte dans le troisième mouvement... C'est avant tout l'occasion de partager un album avec d'autres musiciens.

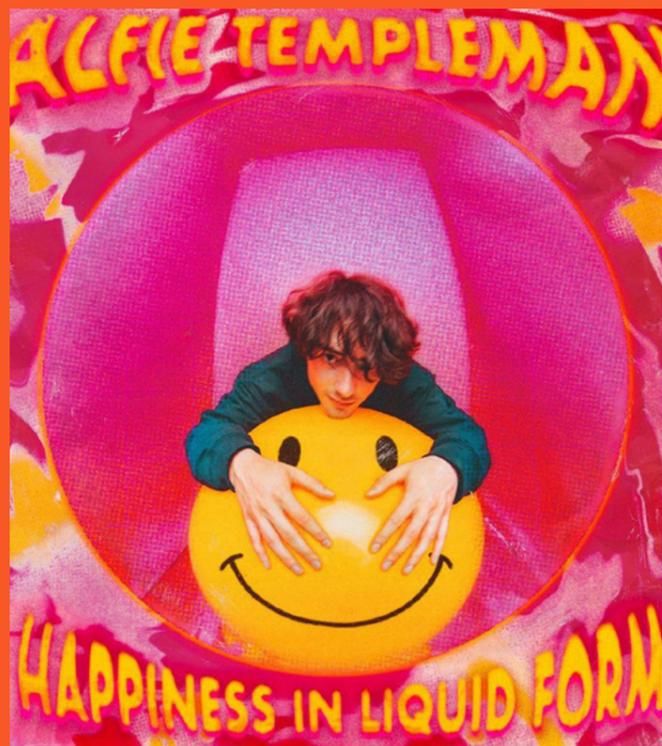
Vous avez joué à travers le monde, en quoi votre musique s'en est-elle enrichie ?

Nous avons rencontré des musiciens aux traditions d'interprétation différentes des nôtres. On peut se dire que même si c'est remarquable, cette façon de jouer ne nous convient pas, ou à l'inverse découvrir de nouvelles techniques. Dans tous les cas, ça nous permet d'évoluer. Nous avons créé le quatuor en 2003 et ce sont ces voyages qui nous ont permis de développer un goût commun malgré nos quatre personnalités différentes. Chacun nous donnait l'occasion de pouvoir croiser nos ressentis. Ça nous a rapproché dans la vie mais aussi dans la musique ! La vie d'un quatuor est intense car la majeure partie de notre temps nous sommes en tournée, nous voyageons

ensemble pendant plus de deux ou trois semaines sans rentrer chez nous, sans notre routine quotidienne. Les liens se renforcent ! Nous n'avons pas fait de concert depuis plus de quatre mois avec tout ce qui s'est passé, ça ne nous était jamais arrivé en dix-sept ans !

Vous allez jouer le 10 août à la Tour Royale de Toulon, qu'avez-vous prévu ?

Nous allons rester dans l'esprit de Schubert, sachant que notre dernier album le concernait. Nous allons jouer ses deux dernières musiques de chambre : le quatuor à cordes n°15 en sol majeur, qui est magnifique, ainsi que son célèbre quintette à deux violoncelles qui est l'un de ses chefs d'œuvre. Pour l'occasion, nous aurons le plaisir de jouer avec Victor Julien-Laferrière, un virtuose français du violoncelle qui a gagné le premier prix au concours Reine Elisabeth à Bruxelles en 2017. Nous sommes impatients de remonter sur scène : ça fait longtemps que l'on n'a pas eu le plaisir de jouer pour un vrai public, nous avons vraiment hâte de venir jouer à Toulon.



COUP DE COEUR

Musique

SEPTEMBRE



Alfie Templeman « Happiness in Liquid Form »

À la recherche d'une vague de bonheur en ces temps troubles ? C'est exactement ce que propose Alfie Templeman dans son dernier EP sorti en Juillet dernier : « Happiness in Liquid Form ». Connus, jusqu'alors, comme une des têtes d'affiches de la Bedroom-Pop, Alfie Templeman s'amuse ici à surfer sur différentes sonorités et genres musicaux avec le bonheur comme seul objectif. C'est, en somme, des guitares claquantes et des lignes de basse «groovy» qui viennent parfaire des sons de batteries sortis tout droit de la Pop des années 80. Un état d'esprit qui se retrouve dans le

titre éponyme « Happiness in Liquid Form » disponible dans la playlist de Radioactive. Disco/Funk, oui mais pas seulement ! Comme souvent, le rétro est quasiment le fil conducteur de toute composition de Bedroom-Pop. Ainsi notre cher Alfie ne déroge en rien à la règle, et s'amuse également à manipuler le Prog-Rock dans le titre « Maybe This Time », pour nous offrir une pause onirique et guillerette, le temps d'un morceau. C'est un projet estival qui tient en six titres et dix-sept minutes de joie de vivre, de légèreté et de bonne humeur.

Kevin Drizzy



Musique
Septembre 2020

Violons barbares Le rock des steppes.

Ils sont trois, mais c'est comme si une tribu entière de cavaliers farouches nous emmenait dans la steppe mongole, en passant par les contrées balkaniques, violons sur le dos et tambours dans les valises. Nous avons rencontré leur percussionniste Fabien Guyot, qui nous parle du concert de la Garde, organisé par notre partenaire Tandem.

Comment s'est passée votre rencontre ?

Nous sommes de trois nationalités différentes : bulgare, mongole et française, mais nous ne vivons pas trop loin les uns des autres, entre Strasbourg et Karlsruhe. Depuis une dizaine d'années, Dimitar et moi jouons ensemble des musiques du monde. Puis, lors d'un spectacle en Allemagne, Dimitar a rencontré Epi, notre chanteur, et ils se sont rendus compte que leurs violons avaient des similitudes... Ils se sont donné rendez-vous et m'ont invité. Nous avons fait une répétition et l'occasion de jouer s'est présentée immédiatement, pour un remplacement sur un festival. Nous avons monté rapidement un répertoire à partir des différentes origines de chacun : des steppes mongoles, avec les compositions d'Epi, des Balkans, et surtout bulgare, pour Dimitar, et de mon côté du rock avec notamment une reprise de Purple Haze. Nous avons fait une synthèse de tout cela, en nous rapprochant du rock'n'roll, tendance Jimi Hendrix. Ce fut la base de ce que nous avons créé.

Comment composez-vous ce rock des steppes !

Nous sommes complémentaires. Notre chanteur mongol maîtrise son instrument, le morin khor. Il l'a travaillé au Conservatoire classique en Mongolie. Dimitar,

lui, a appris la gadulka dans une école de musiques traditionnelles bulgares, et pour ma part j'ai fait le Conservatoire, en musiques traditionnelles et contemporaines. Nous travaillons sous forme de laboratoires : nous nous enfermons dans une petite pièce, et pendant des heures, faisons tourner des petites mélodies, des bouts de riffs. Dimitar sait arranger les morceaux, il extrait des idées et les développe par la suite. Chacun cherche également sur le terrain de l'autre. Le rythmicien va chercher des mélodies, le mélodiste travaille sur des rythmes... Nous avons la chance depuis douze ans de tourner très régulièrement, entre quarante et cinquante concerts par an, nous testons donc beaucoup sur scène.

Qu'est-ce que la diphonie mongole ?

Epi maîtrise les différentes techniques très riches de la tradition vocale mongole : les chants infra-graves, ceux dans le pur aigu, et le diphonique. Pour celle-ci, il forme une note qui serait un bourdon, comme un didgeridoo ou une cornemuse. Il est capable de créer ce son continu avec sa voix chantée, et selon l'orientation de la langue qui va se plaquer plus ou moins sur le palais, des notes harmoniques vont ressortir. Il y a donc deux notes, une tenue par la voix chantée, et

une autre harmonique. Il arrive à créer comme cela des mélodies.

Comment avez-vous adapté votre jeu aux percussions ?

C'est un jeu rock, notre musique peut ainsi rencontrer le public de festivals de rock. Mais nous voulons rester acoustiques. Nous gardons la couleur des musiques traditionnelles, mais en plus musclée. J'ai une grosse caisse à la main, car nous n'avons pas de bassiste, et des bongos et darboukas pour colorer. J'emprunte au rock les cymbales et la grosse caisse, à la musique arabe, les gongs... Cela permet de voyager entre des rythmiques de musiques actuelles et des ambiances très ethniques.

A quoi peut s'attendre le public de la Garde ?

A beaucoup d'envie déjà, les concerts s'étant raréfiés ces derniers mois. A voyager aussi, on ne peut pas entendre un morin khor ou une gadulka sans dépaysement. A des surprises également, car nous improvisons beaucoup et jouons avec l'auditoire. A de l'humour, nous ne sommes pas très friands du côté sérieux des musiques du monde, nous ne voulons pas donner un aspect musique savante. Nous voulons jouer, au sens premier de ludique.

Musique

Septembre 2020
Théâtre Galli
Sanary

Murray Head

La musique live guérit les gens.



Murray Head est l'un des derniers monstres sacrés du Rock'n'Roll. Nous le connaissons tous pour son tube « Say it and so » que le public français prend pour une chanson d'amour alors qu'il s'agit d'une vive critique de la corruption des systèmes politiques. Pour son concert au théâtre Galli, ce français d'adoption, a décidé de reprendre l'intégralité de cet album culte sur scène. Immanquable !

Pourquoi reprendre intégralement cet album ?

Je cherchais comment présenter de nouvelles chansons. Grâce aux radios, je suis connu pour trois chansons, car elles se focalisent sur les tubes. Si je ne joue que ça, c'est un concert de dix minutes. Beaucoup de chansons de « Say it and so » n'avaient pas été jouées sur scène, et un large public vient pour cet album. Je me suis donc dit : « pourquoi ne pas chanter ces chansons de la façon dont ils les ont entendues à l'époque ». Il y aura également d'autres morceaux, bien sûr. En ce moment, on est nostalgique d'un passé normal. Nous allons devoir composer avec les conditions sanitaires. En mars, je suis parti d'Angleterre deux jours avant le confinement, et je suis en France depuis. Cela fait cinq mois de bricolage, pour rendre ma maison en pierre comme je la voulais. J'ai créé un studio, et je vais recommencer à écrire des chansons. Je ne sais pas si mes messages dans des bouteilles vont être reçus par quelqu'un. Je n'ai pas grand-chose en commun avec mes enfants, ni avec mes parents. Ma génération a eu la chance de très bien vivre, d'avoir eu soixante-quinze ans de paix.

Vous allez donc recommencer à composer...

J'ai presque fini le studio, je rêvais de le faire. Il va être assez ancien, avec l'équipement analogique qu'il me reste. Je vais commencer chanson par chanson. Aujourd'hui les albums sont moins importants qu'avant. On fait de la musique pour soi-même, pour savoir qu'on peut toujours le faire. La musique m'a aidée à m'aimer. Quand on écoute ce qu'on a fait, beaucoup plus

tard, on se dit « c'est pas si mal »... C'est le cas des six chansons de « Say it and so » que je n'ai pas jouées sur scène. Et quand on commence à s'aimer, on a plus de facilité à aimer les autres. C'est ce qui manque aujourd'hui, un max, l'amour. Aujourd'hui, les politiciens ont passé leur date de péremption, alors il faut bien réfléchir quand on vote. C'est ce que je dis dans « Say it and so ». A l'époque la maison de disque n'a pas voulu que je traduise la chanson, arguant que les français comprenaient. Le sujet est l'impuissance de l'individu envers le chef d'état pour qui il a voté.

Vous pensez ressortir un album ?

Quand on se met à écrire, cela prend beaucoup de temps. Plus jeune, je n'étais pas heureux en couple, et me cachait dans le studio. J'ai donc écrit une bonne douzaine de disques ! Là, je suis remarié et très heureux, mais je n'aime pas ce que j'écoute à la radio, alors j'ai envie d'écrire. J'écoute beaucoup de choses du passé, de tous les pays. J'ai besoin de retomber amoureux de la musique. J'ai trois mille albums vinyles, je viens d'acheter un jukebox, j'ai des milliers de cassettes héritées d'une tante, de la musique classique enregistrée à la radio... Ça me touche de nouveau. Je suis en route. C'est un Murray Head assez vierge qui recommence tout. Chaque chanson peut prendre énormément de temps à écrire. On fait donc des albums, pour pouvoir travailler sur plusieurs en même temps. Quand on compose et que l'on réécoute, la majeure partie, c'est de la merde... Mais parfois émerge une pépite. Pendant quelques mois, je ne fais écouter à personne, les chansons m'appartiennent à ce moment. Après, c'est l'après-vente, on rentre dans le système. Aujourd'hui,

il y a un problème avec le streaming et les maisons de disque. C'est grotesque. Les royalties sont très faibles, et on court après les paiements... Merci Steve Jobs d'être allé voir Universal pour vendre une chanson 0,99€ ! On ne connaît plus le répertoire d'un artiste, on aime les chansons une par une. Il faut que j'aie un million de hits pour commencer à gagner de l'argent ! Il faudrait tout reprendre du début. En tout cas, il faut du live, car la musique live guérit les gens.

Pourquoi avoir choisi la France ?

C'est comme tomber amoureux, ça doit prendre beaucoup de temps, pour être sûr. Enfant, j'allais à l'école française de Londres. Mais votre système n'a aucun intérêt pour l'opinion des élèves. A dix ans, j'allais me faire virer, je suis donc retourné dans l'éducation anglaise, qui, elle, était intéressée par mes opinions. Pour les vacances, tous les étés, nous allions camper en France. Moi, je voulais draguer, et on m'emmenait voir des cathédrales ! Ma mère était actrice, mon père producteur de documentaires. A douze ans, j'écrivais déjà des chansons, et EMI m'a fait mon premier contrat à dix-sept ans. J'ai fait mon premier film en Angleterre et comme je parlais français, on m'a proposé un rôle dans un film avec Brigitte Bardot, « A cœur joie ». Elle pensait que j'étais branché, je l'ai amenée dans tous les clubs de Londres ! Puis, elle m'a casé avec une fille du film. Je commençais à aimer la France ! Molinaro m'a alors proposé « La mandarine », j'avais un appart à Paris... En Angleterre, j'étais accepté comme acteur, mais pas comme chanteur. En France, on bouffait bien, il y avait de bons vins, les nanas étaient superbes, et on aimait mes chansons. Merci la France !

COUP DE COEUR Musique

OCTOBRE



Ultra Mono

« Idles »

Personnage plutôt haut en couleurs, Joe Talbot n'en est pas moins engagé. Enragé même ! Nous voyons ça d'un regard très français mais de l'autre côté de la Manche la question est sérieuse. Le climat de guerre des classes est certes propice à la création mais il n'en reste pas moins théâtre d'une tragédie où tous ne s'en sortiront pas. Plus qu'un groupe énervé Idles s'affiche une fois de plus comme l'écho de la contestation, la caisse de résonance du « petit peuple », attention cette bande là ne lâchera rien. Sans concession, lourdeur et énergie

viennent agrémenter un flow unique, celui de la contestation sociale si particulière à l'Angleterre. La chose paraîtrait presque géniale à ceci près que cet album, le troisième, a quelque chose à la fois de libérateur mais il touche également à l'hymne révolutionnaire ! Lancez la lecture du titre « Grounds » montez le volume et comprenez... l'essence même de la lutte de classes dans ce pays se trouve là. Un groupe qui naturellement a trouvé une place de choix dans la playlist d'Active.

Jérôme Nacci - Mesnier

Claude-Henri Bonnet

Continuer à célébrer la musique.



Comme chaque année, l'Opéra de Toulon nous a préparé une saison remplie de grandes œuvres, mais aussi de surprises, et de mise en avant des festivals locaux. Son emblématique directeur nous détaille cette programmation. Souhaitons que les conditions sanitaires rentrent dans l'ordre au plus vite pour pouvoir en profiter pleinement.

Dans quelles conditions cette saison démarre-t-elle ?

Nous respectons les conditions sanitaires et avons dû aménager la programmation, comme « Semiramis » en ouverture de saison remplacé par un grand gala lyrique avec les mêmes chanteurs. En 2021, nous espérons pouvoir jouer les œuvres programmées normalement.

Vous avez une nouvelle production cette année : « Si j'étais roi », parlez-nous de cet oeuvre.

C'est un opéra-comique français d'Adolphe Adam. Ca ne veut pas dire drôle, mais théâtral, avec des passages parlés, comme Carmen par exemple. Ennery et Brésil, les livrettistes étaient très talentueux. L'orchestre sera dirigé par un excellent chef, Robert Tuohy, et la mise en scène est effectuée par Marc Adam, qui a dirigé l'opéra de Rouen et celui de Bern. Il y a une jolie distribution, dont Valentin Thill, qui habite à Toulon et va faire une très belle carrière. Nous reprendrons également Wonderful town, mais sous forme d'un concert autour de Broadway.

Pour les opéras, vous avez choisi des œuvres majeures...

Nous donnons les deux opéras les plus joués au monde, « Carmen » et « La Traviata ». Carmen sera en version concert, en gardant

les grands airs, comme cela se faisait souvent naguère. Ce sont des chefs d'œuvre, idéals pour accéder à l'art lyrique, tout comme « Così fan tutte » de Mozart, que nous jouerons en mars. « Le voyage dans la lune », quant à lui, est un ouvrage collectif créé par treize opéras en France, pour célébrer le cinquantième anniversaire du premier homme sur la lune. C'est une œuvre magnifique d'Offenbach drôle et très poétique.

Vous organisez les concerts autour de thèmes...

Oui, nous débutons avec les « concertos déconcertants », peu joués et magnifiques, pour clarinettes, guitares, et marimbas. Ensuite « Un air de famille » sera consacré à la famille Mozart et interprété par Marie Vermeulin, une grande pianiste. Puis nous retrouvons Beethoven, avec trois concertos et trois très bon solistes : Milstein, Bismuth, et Brautigam, au piano, et notre chef Jurjen Hempel. Pour « Nouveaux mondes », nous aurons notamment un compositeur que j'adore, Korngold, trop peu connu en France. « Le Chant de la terre » mettra en avant ce poème lyrique magnifique composé par Mahler, chanté par une très belle mezzo-soprano : Fleur Barron. Dans « Printemps nordique », on pourra entendre une œuvre de la grande compositrice

française trop négligée, Lili Boulanger, et un concerto pour violon de Prokofiev, avec une belle violoniste, Karina Gomyo, et Tabita Berglund, une grande cheffe à la direction musicale. Enfin, dans « Hollywood music », vous reconnaîtrez de grandes musiques de films connus, de John Williams à Michel Legrand.

Vous reprenez de nouveaux vos partenariats historiques avec les structures locales...

Nous collaborons avec le FiMé depuis leur première édition. J'étais adjoint à la Culture et leur avais proposé de monter un ciné-concert à l'Opéra. Cette année, on continue dans les grands ouvrages de Chaplin avec « Le cirque » pendant le festival, et « Charlot et cie » en mars. Quant au Festival de Musique de Toulon, nous accueillons la « Nuit du piano » avec « Tableaux de Russie », autour de Rachmaninov, Prokofiev, Tchaïkovski et Stravinsky, et joués par la nouvelle génération des grands pianistes. Depuis 1947, nous avons eu les plus grands. Nous proposons aussi entre autres « Les préludes de Debussy » en concert-conférence à l'Espace Comédia, et « Grand piano » avec Nelson Goerner au Palais Neptune.



La Grande Sophie

Une tournée est un moment de liberté.

Tout le monde connaît son tube « Du courage », le dernier album de la Grande Sophie, « Cet instant », est sorti il y a tout juste un an. Pour celui-ci elle a abandonné son éternelle guitare en faveur du piano. Elle reprend sa tournée interrompue prématurément et Tandem n'a pas loupé l'occasion de la programmer dans le cadre de son Rade Side.

C'est un peu un album bilan, avec les thèmes du temps qui passe, de l'amour, de la vie, du moment présent, et en même temps un nouveau départ...

Ça parle du temps, du moment présent... Je me suis regardée dans le miroir, et j'ai voulu donner un coup de projecteur sur certaines choses de ma vie : l'amour, les chemins que l'on aurait pu prendre, comme dans « Missive », ou le présent sur « Hier ». J'aime m'amuser et la scène me permet ça. Je regardais le piano depuis l'enfance, mais j'ai eu une guitare dans les mains. C'est un nouvel instrument pour moi, il y a donc eu un moment d'étonnement, de découverte. Tous les jours je l'approchais, en me disant : « N'aie pas peur ». Le message à travers tout ça est qu'il n'est jamais trop tard. Surtout que je ne suis pas dans la performance. Ce n'est pas parfait, mais j'aime les failles les défauts, c'est ce qui humanise. Le jour où c'est parfait, j'arrêterai peut-être. C'est l'humeur dans laquelle j'étais à cet instant-là

En quoi est-ce différent de composer au piano ?

Ça change beaucoup de choses. Je suis autodidacte, je n'ai jamais analysé les accords, c'est mon instinct qui parle. Au piano, on pose les doigts et il se passe quelque chose, sans forcément

devoir avoir une position parfaite. L'approche est plus visuelle. Je pratiquais chaque jour, et ça m'a servi de base pour composer. Sur scène, j'ai une pianiste avec moi, car je ne sais pas jouer tous les titres. J'aime être curieuse d'un instrument. Ça amène d'autres sons, d'autres accords...

Vous avez un duo de réalisateurs sur cet album...

Ils sont très différents. Sayem vient de l'électro, et Sebastien Berteau vient plus de l'image, est plus classique. Je travaille à la maison, je fais mes propres maquettes. Sur cet album, je souhaitais que les sonorités soient bien ancrées dans le présent, mais aussi qu'elles me ressemblent. Alors, nous avons mélangé sons acoustiques et machines. Sayem était important du côté électronique, pour donner de l'épaisseur aux sons, les amener ailleurs, et Seb peaufinait les arrangements. J'envoyais les maquettes, ils les retravaillaient et me les renvoyaient, et je corrigais de nouveau.

Vous aimez écrire pour d'autres artistes, comme Françoise Hardy, qu'est-ce que cela vous apporte ?

J'apprécie beaucoup Françoise. Pour « Le large », j'ai réalisé le titre en entier. Je dirigeais les musiciens et la chanteuse. C'est enrichissant de se mettre dans la

peau de quelqu'un d'autre. Quand on ne reconnaît plus l'auteur et que l'artiste s'en empare, c'est touchant. Depuis dix ans, nous échangeons beaucoup et elle me réitère sa confiance. Cela me fait plaisir, car elle ne chante que ce qu'elle ressent vraiment.

Vous avez fait de nombreuses scènes, c'est votre exercice préféré ? Vous l'appréhendez différemment sur un album au piano ?

J'ai des musiciens avec moi sur scène. Le contexte est très particulier. L'album a un an, et nous avons démarré la tournée, interrompue par l'épidémie. J'ai la chance de pouvoir la reprendre, mais je me pose des questions. J'aime faire chanter le public, comment cela va-t-il se passer avec des masques ? Mais il faut que la vie reprenne le dessus. Je reprends la tournée le 2 octobre. Nous en sommes très heureux et impatientes. Une tournée est un grand moment de liberté, une vie de famille, comme une colonie de vacances. On quitte nos foyers, et on s'en va donner de petits bonheurs aux gens. Les publics changent : certains sont très à l'écoute, d'autres chantent... Pendant 1h45 on ne pense à rien d'autre, on est totalement dans le moment présent.

Karan'

La scène sur Méditerranée.



« Karan' », c'est la cade d'Alger. Une spécialité à base de pois chiche que nous retrouvons sous différents noms tout autour de la Méditerranée. C'est aussi le mot qu'a choisi le groupe seynois pour définir toutes ses influences.

Aujourd'hui vous êtes cinq, comment s'est constitué votre groupe ?

Jean-Noël Rodriguez : Roseline Dauban et moi sommes co-directeurs artistiques de la cie Rêve lune depuis bientôt trente ans. Nous créons des spectacles destinés au jeune public. Mais, en tant que musiciens, nous avons envie de monter un groupe à partir de nos compositions. Nous travaillons depuis deux ans sur ce projet. J'avais une vision de l'orchestre en amont, envie d'entendre des instruments tels que l'accordéon et la contrebasse. Nous sommes contents d'avoir trouvé de jeunes musiciens impliqués dans cette aventure. On espère qu'ils pourront, comme nous, arriver à faire de leur passion leur métier et devenir intermittents.

Roseline Dauban : La première qui a rejoint le groupe, c'est la batteuse et percussionniste Stéphanie Morand, rencontrée au big band du conservatoire. L'accordéoniste, également flutiste, Elodie Funes, est de Mérindol, dans le Vaucluse. C'est la seule non seynoise ! Et puis il y a le contrebassiste Léonard Feffer, le plus jeune, boucher pendant quinze ans, qui a tout lâché pour la

musique. Et enfin, il y a Gabriel Louch. Le technicien qui fait la régie son du groupe et nous suit dans tous nos concerts.

Comment se passent les moments de création ?

J-N : Nous échangeons en permanence, Roseline et moi. Pour ce groupe, je compose et Roseline écrit les textes. Je m'inspire de sonorités arabo-andalouses, du jazz modal, des musiques des Balkans et autres influences du monde. Cet été, on a fait deux résidences de travail intenses où on a partagé musique et vie au quotidien. Le confinement nous a enlevé des dates, mais nous a donné du temps et nous avons travaillé sur un futur album de dix titres qui sortira, on l'espère, en 2021.

R : De mon côté, j'ai besoin de contraintes pour écrire, à partir d'une mélodie existante, d'une thématique qu'on veut aborder. Par exemple, j'ai écrit un texte sur les grands parents qui viennent d'Italie, d'Espagne, du Maghreb, puis j'ai remanié le texte pour qu'il colle à la musique qu'avait composée Jean Noël. J'essaie de trouver les mots justes, d'être dans la poésie plutôt que la revendication. Il y a aussi des histoires autobiographiques, plus intimes. Une chanson

qui raconte la fermeture du jardin d'enfants où ma mère travaillait à La Seyne. Elle a écrit un livre à ce sujet. On a utilisé une musique grecque et le résultat est très émouvant. Ce jardin était symbolique du sentiment de liberté qu'on avait à l'époque.

Comment s'est créée cette occasion de jouer au centre culturel Mandela ?

J-N : Ça fait très longtemps qu'on travaille en collaboration avec le centre et Serge Leger, son directeur qui nous connaît bien, nous fait confiance à chacune de nos créations. Tout au long de l'année, il programme des groupes de Musiques du Monde. Cette fois, ce sera un moment particulier pour nous et pour les gens qui nous suivent. On va se retrouver enfin, après neuf mois d'interruption, pour faire découvrir quatre nouvelles compositions et jouer avec Léonard qui monte sur scène avec nous pour la deuxième fois. Il faut soutenir la création et le spectacle vivant, sans peur du Covid. Toutes les règles sont respectées. Et on va faire voyager le public !

Maureen Gontier

La Féline

Entre son et sens, tout un univers.



Sorti il y a près d'un an maintenant « Vie future » dernier opus signé la Féline est un album qui n'attendait que la scène pour défendre de belles compositions. La situation sanitaire actuelle ayant entraîné, Agnès Gayraud nous raconte comment elle a passé cette période, et à quel point son rapport avec le public représente quelque chose de précieux à ses yeux.

Agnès Gayraud bonjour, comment allez-vous après un confinement que chacun a vécu de façon particulière ?

Je vais bien merci. Le live manque, et en même temps ça révèle à quel point c'est précieux. Les artistes et le public mesurent du coup la chance de pouvoir aller voir un concert. J'en ai profité pour écrire plein de chansons et j'ai eu la chance d'être dans des conditions de vie où finalement l'on finit par se dire que peut-être certains rythmes sont absurdes.

Votre album « Vie Future » va avoir un an et n'a pas eu la chance d'être défendu sur scène, vous avez hâte ?

Oui, d'ailleurs l'initiative de Faveurs de Printemps, qui tout de suite a eu la bienveillance d'imaginer Faveurs d'Automne, en proposant une autre date, était de nature à consoler sur le moment, en nous permettant de nous dire : « ça va revenir, c'est une parenthèse, un moment suspendu ». Savoir que des festivals avaient joué le jeu du report, c'était réconfortant. Après tout, l'album s'appelle « vie future », la tournée pouvait bien être également... « future ».

Votre parcours est atypique : journaliste, agrégée de philo, enseignante, chanteuse... Toutes ces vies se télescopent-elles dans un processus de création ?

Disons qu'au départ la chose primitive pour moi c'est la musique. J'ai toujours eu besoin de cette forme d'expression. Les études de philo c'est une autre passion. Finalement ce sont deux parties de mon cerveau très différentes : je me repose une fois de l'une, une fois de l'autre (rires). Et puis, il y a eu l'écriture de ce livre : « Dialectique de la pop », comme une manière de rendre hommage à la musique par des choses que l'on connaît en tant que musicien en des termes philosophiques. Mais c'est presque plus la musicienne qui a enseigné à la théoricienne sur ce plan. Du coup j'ai fini par tisser des passerelles entre ces différents domaines. Mais c'est comme ça que je m'accomplis, je ne suis entière qu'avec toutes ces activités-là. Je ne sais pas ce qui m'arrivera dans le futur mais j'ai l'impression que la musique, c'est tout de même le cœur de tout ça.

Votre musique semble recréer des univers, on en vient rapidement à s'imaginer des choses assez visuelles. Pour autant rien ne semble mis en scène, on a l'impression que vous livrez textes et musique de façon viscérale.

Je suis contente de l'entendre car pour moi c'est l'enjeu : lorsque je chante une chanson je souhaite que les gens ressentent une émotion.

Si je vous dis que vous avez un pied dans le jardin d'une Beth Gibbons ou d'une Chan Marshall...

Super. J'aime bien entendre ça aussi, plus que « ça sonne années 80 », surtout quand les gens ne savent pas à quoi des années 80 vous renvoyer, et même si j'adore ces années-là. Mais du coup c'est assez juste la référence 90s, avec un côté un peu trip hop dans l'album : rythmes ralentis, voix féminine assez dark, mélancolique. C'est un type de pattern où je m'installe agréablement.

Lorsqu'une plateforme de streaming suggère après vous avoir écouté une playlist composée de Bertrand Belin, Rodolphe Burger, Dominique A, Emily Loizeau, Laetitia Sadier... Ca pourrait être une sorte de famille idéale ?

Oui bien sûr, mais j'ajouterai par dessus tout Christophe. Un véritable modèle avec un sens du son, un vrai cinéphile qui m'a vraiment marquée. Un personnage haut en couleur, un peu fou comme on les aime. Il était à la ville comme à la scène. Il compte énormément pour moi, il m'accompagne tous les jours dans l'héritage qu'il laisse.

Jérôme Nacci-Mesnier